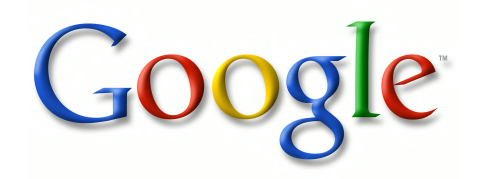





CNOC · ELACHAN
SI JE PUIS
S.r James Colquhoun of Luss Bar.t



HISTOIRE
DE LA
COMTESSE
DE
GONDEZ.

Ecrite par elle-même.

Nouvelle Edition revûë, corrigée & augmentée.

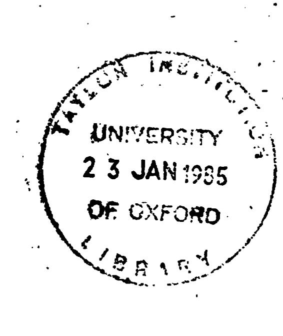
TOME SECOND.



A PARIS, RUE S. JACQUES,
Chez JEAN-FRANÇOIS JOSSE, Libraire ordinaire de S. M. C. la Reine d'Espagne, à la Fleur de Lys d'Or.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





HISTOIRE DE LA COMTESSE DE GONDEZ.

Vous me pressez, Madame, d'une maniere trop obligeante de vous donner la suite de mon Histoire pour m'en défendre plus longtemps. J'ai écrit pour vous amuser, j'ai peut-être mis peu d'ordre dans ce que

vous avez déja lû, je ne suis pas capable d'en mettre davantage dans ce que vous allez lire : je ne cherche point à vous seduire en m'assujettissant à des regles prescrites pour cette fin : la verité est mon seul guide, & l'amitié dont vous m'honorez, vous interessant à mes avantures, vous fera pardonner ce que vous ne pardonneriez peut-être pas à tout Auteur qui n'écriroit que pour plaire.

J'ai toûjours eû pour Mademoiselle de Jussy un tendre attachement, jugez, Madame, si elle le méritte: une taille admirable, des

graces vives & naturelles qui vous dérobent ce que cette aimable fille peut avoir d'irregulier dans les traits, un esprit étendu & juste, une imagination brillante, une raillerie fine qui ne la compromet jamais & ne choque personne, des saillies heureuses qui animent toute une societé & y jettent de la gaïeté, des connoissances acquises par l'étude qui ne la rendent jamais hardie à décider, de la noblesse dans le cœur, de la droiture dans ses procedez, & tous les sentimens vertueux : voila Mademoiselle de Jussy. Elle

étoit née avec une fortune qui ne répondoit pas à la noblesse de sa naissance ; à la mort de son Pere elle n'avoit que sept ans ; une Mere d'un rare merite a pris soin de son éducation : unique, mais solide plaisir d'une femme toûjours languissante qui ne sortoit presque jamais. Madame de Jussy qui de bonne heure avoit étudié le caractere de sa fille lui donna une honnête liberté ; à vingt ans elle étoit dans le monde presque sur sa foi, & sa conduite ne donna jamais d'inquiétude, à cette tendre mere qui voyoit sa

fille cherie dans les societez les plus estimables. Un frere de Madame de Jussy, vieux garçon, s'avisa de mourir, & laissa une grosse succession; Mademoiselle de Jussy touchoit alors à sa vingt-deuxiéme année; la voilà riche, mais toûjours la même, nul changement dans ses manieres, caractere doux & simple toûjours soûtenu. On ne fut surpris, ni de sa modestie, ni de l'empressement de plusieurs partis avantageux qui se presenterent; on admira la sagesse de cette fille qui se débarassa de tous ces ado-

rateurs interressez sans les choquer, & qui pour se donner sans doute le temps de choisir, lui faisoit dire assez souvent, mais sans affectation, qu'elle ne se sentoit guere de penchant pour le mariage.

Dès que la santé du Chevalier ne me donna plus d'inquiétude, je fus voir cette aimable fille, elle sortoit pour aller chez Madame de Venneville; je resistai à la façon qu'elle fit de vouloir remettre sa visite, je lui dis naturellement que j'acheverois de lui rendre la mienne chez la Comtesse. Nous y fûmes

ensemble ; nous la trouvâmes seule avec Disenteuil ; mon frere entra dans le moment & nous passâmes dans l'appartement du Chevalier ; il s'amusoit là à lire Britannicus, la catastrophe de ce jeune Prince, dit Madame de Venneville, doit faire trembler toutes les personnes à qui la nature a donné un cœur tendre. Pourquoi ? Madame, repliqua Disenteuil, le siecle des Nerons est passé : Il est vrai, reprit la Comtesse, que dans le nôtre on n'éprouve point ce genre d'obstacles qui traverserent les feux de Britannicus &

de Junie, mais l'on ne trouve aussi que très-rarement cette heureuse sympathie qui avoit uni si étroitement ces illustres infortunez. Les personnes faites comme vous, Madame, lui dit Disenteuil, trouvent presque dans tous les cœurs qu'elles croyent dignes d'elles cette sympathie que vous dites être si rare... Oh! voila, interrompit Madame de Venneville, le Comte qui veut debiter du Galand; je l'arrête, & je veux qu'il me reponde serieusement. Laissons-là la sympathie; aussi-bien de ne seroit pas une chose aisée

à définir; dites-moi, Comte, n'est-ce pas un grand malheur de prendre de la passion pour une personne qui se trouve prevenuë en faveur de quelque autre ? Oüi, Madame, repondit vivement Disenteuil, c'est le plus grand des malheurs, dès qu'il ne laisse point de doute. Quand on se trouve dans cette triste situation, il n'y a point d'autre parti à prendre que de souffrir & se taire; ni les discours, ni les actions du malheureux ne fléchissent point la personne prévenuë, & si l'objet preferé ne travaille à se detruire lui-mê-

me, le malheureux ne peut esperer de cesser de l'être. Mais, repliqua la Comtesse, si l'on n'a pas une entiere certitude de la prévention, que doit-on faire ? s'éclaircir bien vîte, répondit Disenteuil, il n'est rien de si pressé, l'amour nous donne plus d'un moyen pour sortir promptement d'une incertitude où souvent nous serions mieux de rester, mais c'est un parti que l'homme ne sçauroit prendre. Nous approuvâmes tous le sentiment de Disenteuil, la Comtesse l'assûra qu'elle n'oubliroit pas ses avis, si elle se trouvoit ja-

mais dans le cas, mais qu'elle l'éviteroit avec attention. Tant d'attention, ma chere Comtesse, dit Mademoiselle de Jussy, ne nous annonceroit-elle pas que vous aurez bien-tôt besoin de quelque éclaircissement? l'affectation que vous avez, lui dit Madame de Venneville, de badiner sans cesse sur toutes les conversations dont l'amour est le sujet, me donne de la défiance, elle en donne à toute notre societé, nous ne sommes plus les dupes de votre fine raillerie; ne déguise-t-elle point chez vous la situation de votre cœur?

les discours de Madame de Venneville, quoiqu'étudiez, avoient décelez la situation de son cœur; nous nous affermissions dans nôtre sentiment quand Disenteuil entra. Mademoiselle de Jussy trouva sans peine l'occasion de parler de la Comtesse, elle loüa sa beauté & son esprit, & adressant la parole au Comte, elle lui dit, je ne crois pas que Madame de Venneville oublie aisément le service que vous avez rendu au Chevalier de Famine; j'entrevois chez elle un mouvement de reconnoissance, qui pour être

doux, n'en est pas moins vif. Je sçai, Mademoiselle, répondit Disenteuil, que rien n'échappe à votre pénetration lorsque vous voulez vous en servir; mais je sçai bien aussi que pour avoir matiere à railler finement vos amis, vous dites souvent avoir découvert ce que vous ne pensez que dans l'instant, & que vous sentez propre à vous réjoüir: vous voila dans le cas. Poursuivez, je me prête de bonne grace à vôtre plaisir. C'est vous, reprit Mademoiselle de Jussy, qui voulez railler, pour moi je vous dis serieuse-

ment que le Chevalier de Fanime vous trouve genereux, que sa sœur vous trouve aimable, & que peu de soins vous acquereroit la gloire d'en être aimé. Continuation de plaisanterie, reprit Disenteuil : c'est se mal tirer d'affaires, Monsieur le Comte, que de badiner, repliqua Mademoiselle de Jussy, la Comtesse vous aime, vous l'avez deviné, & la maniere mysterieuse dont vous vous défendez me persuade que vous ne negligerez pas cette conquête. Je n'ai pas la fatuité, Mademoiselle, lui dit Disenteuil, de croi-

re pouvoir inspirer de l'amour lorsque je n'en ressens pas; mon cœur a été penetré de la plus vive tendresse, j'ai fait tous mes efforts pour plaire, je n'ai pû même réussir à me faire écouter, & j'ai été forcé à contraindre tous mes mouvemens pour me conserver encore le dangereux plaisir de voir l'objet de ma tendresse. De pareilles experiences m'apprennent le peu que je vaux, & que je ne suis point du nombre de ces hommes, s'il en est, qui sans aucuns soins & sans même y penser, embrasent le cœur des belles. Oh!

pour cela, Mademoiselle, reprit-je alors, vous avez tort & trop bonne opinion de vous, quoi! vous croiez faire parler le Comte lorsqu'il ne le voudra pas, & sûrement il ne le voudra jamais quand vous voudrez penetrer ce qui se passe dans son ame; vous devez sçavoir depuis que vous le connoissez que c'est le plus discret de tous les hommes: gardez vos lumieres, faites vos reflexions sur son chapitre puisque cela vous amuse, mais ne comptez pas de tirer de lui nul éclaircissement. J'avois senti que le Comte prenoit un tour

qui l'auroit mené plus loin que je ne voulois; je crûs devoir rompre une conversation embaraſſante pour lui, pour moi, & qui pouvoit me faire juger qu'il étoit toûjours le même à mon égard; je voulois du moins qu'il me fût permis de douter, mais je ne le pûs long-temps. Diſenteuil m'ayant trouvée ſeule le lendemain, me parla ainſi.

Mon ſilence devient trop dangereux, Madame, pour le garder plus long-temps, je crains qu'il ne vous perſuadât à la fin que les ſentimens que j'ai oſé vous faire voir dans un temps où

vous les avez désapprouvez ne soient plus les mêmes ; je les conserve, Madame, ces sentimens avec la même vivacité, & voici ce qui m'a engagé à les taire depuis qu'il m'est permis de vous les montrer sans vous offenser. Je n'ai prétendu par mon silence que vous faire sentir que vous ne deviez point songer que Monsieur de Brionsel a pour moi une tendre amitié. Oüi, Madame, c'est à vous seule à faire un choix, mais doutez-vous que, si ce choix tomboit sur moi, je ne fusse au comble de la fe-

licité? & que le seul malheur que je crains, & auquel peut-être je ne pourrois survivre seroit d'en voir un autre honoré. Si je suis destiné à cette infortune, croyez, Madame, que je renfermerai ma douleur, je vous en ôterai la connoissance, mais pour prix de ce dur sacrifice, ne me refusez pas la grace de croire que le mortel que vous rendrez heureux ne sera pas, du moins, par la délicatesse & la violence de sa passion, plus digne de recevoir vôtre main que l'étoit Disenteuil. J'étois embarassée de ce que je

devois répondre à ce discours, lorsque Madame de Venneville entra; le Comte ne resta que le tems qu'il falloit pour ne pas paroître incivil. A peine fût-il sorti, que la Comtesse me dit, c'en est fait, mon malheur est certain, Disenteuil est amoureux, je n'en puis douter, j'en ai la preuve. Quel est cette preuve? lui dis-je, la voici, repliqua-t-elle.

Tourmentée de l'incertitude si Disenteuil aime ou non, j'ai voulu le sçavoir, & le sçavoir de lui-même. Tout ce que ma vanité a pû obtenir de moi a été

de ne pas me commettre, voici ce que je fis il y a quelques jours ; j'envoyai à la porte de Disenteuil une boëte qui renfermoit un nœud d'épée avec cette Lettre.

Si vous aimez, vous aimez avec trop de mystere, si vous êtes indifferent, vous l'êtes trop pour qui ne l'est pas pour vous. Ne voyez-vous nul objet digne de vous toucher ? nul dont les manieres prevenantes fassent naître chez vous le desir d'y répondre ? un interêt peut-être trop tendre demande d'être éclairci sur ce qui se pas-

se dans vôtre cœur; s'il n'est prevenu en faveur de personne, mettez ce nœud d'épée, ne le quittez point que vous ne sçachiez qui vous l'envoie; cette complaisance qui marquera que vous êtes libre enhardira à vous dire ce que vous devriez avoir deviné si vôtre pénetration n'étoit en letargie par quelque cause que l'on ignore, mais qu'on souhaite d'approfondir.

Ah ! ma chere Comtesse, continua-t-elle quelle honte, & quelle douleur pour moi, Disenteuil n'a pas fait seulement assez de cas de l'avis, pour mettre au jour

jour ce nœud. Il aime, & il aime avec tant de délicatesse, qu'il croiroit l'avoir blessée s'il avoit mis ce ruban par un simple mouvement de curiosité ou de galanterie. C'en est donc fait, je suis sans esperance, j'ai une rivale, & vôtre discretion m'en dérobe la connoissance. Que vous êtes cruelle ! je crois cependant la deviner, ah ! c'est Mademoiselle de Jussy. Oüi, c'est elle que le Comte adore; oüi, elle joüit du bonheur d'être aimée de cet homme parfait : parlez, ma chere Comtesse, me dit-elle, parlez, convenez

qu'elle eſt ma rivale ? il pourroit aimer, lui dis-je, Mademoiſelle de Juſſy, ſans que je m'en fuſſe apperçû. Il ſe peut auſſi que quelqu'autre objet l'occupe; Diſenteuil eſt ſi diſcret, & ſi ſage, qu'il en devient impenetrable: non, me repliqua-t-elle il ne l'eſt pas pour vous, vous ſçavez ſon ſecret, j'en ſuis ſûre, & vous pouvez, ma chere Comteſſe, me refuſer la conſolation de m'apprendre quel eſt cet objet à qui il ſacrifie tout. Quoi! l'état où vous me voyez ne vous fait nulle pitié? & je ne pourrai obtenir de vôtre

amitié de vous faire parler ? heureusement je n'eus pas le temps de lui répondre, nous fûmes interrompus par Mademoiselle de Jussy ; sa presence redoubla l'agitation où étoit la Comtesse, qui sortit un instant après ne se sentant pas assez maîtresse d'elle-même pour cacher un chagrin plein de dépit.

Qu'a donc Madame de Venneville, me dit Mademoiselle de Jussy, il paroît du trouble sur son visage ; à peine m'a-t-elle regardée. Serois-je brouillée avec elle sans le sçavoir ? Oüi, lui repliquai-je : alors je lui

contai l'erreur de la Comtesse, & tout ce qu'elle venoit de me dire; je lui dis aussi la conversation que je venois d'avoir avec Disenteuil; elle trouva comme moi son procedé genereux. La démarche que vient de faire la Comtesse, lui dis-je, m'assure qu'elle mettra tout en usage pour découvrir si vous êtes veritablement sa rivale; elle sera bien-tôt désabusée, & je tremble que sa jalousie ne retombe sur moi. Je vous admire, me dit Mademoiselle de Jussy, l'amour vous rend le cœur très-bon pour vos amies, je vois que vous

êtes charmée que Madame de Venneville me prenne pour sa rivale, & que vous aimez mieux qu'elle me haïsse que vous, mais ce n'est pas là mon compte ; car cette haine mettra du divorce dans notre societé, & je ne veux pas en être la victime sans l'avoir meritée : c'est vous qu'elle doit haïr, & c'est vous, s'il vous plaît, qu'elle haïra. Votre gayeté, lui dis-je, commence à m'impatienter ; elle vous fait sans cesse badiner sur les choses les plus serieuses : consentez, je vous prie, à rester encore quelque temps la rivale de

la Comteſſe, j'ai beſoin de ſon erreur pour n'être pas traverſée dans mes deſſeins; ſi elle découvre que c'eſt moi que Diſenteuil aime, elle me reprochera de ne lui avoir pas tout avoüé : l'amour me montrera à elle comme ſon ennemie, il lui fera croire que je ne puis être indifferente pour un homme de ce merite, & qu'elle aime; mon frere qui decouvrira ſon rival dans Diſenteuil deviendra contraire au Chevalier; il ſe rangera d'abord du parti du Comte & de mon pere; le Chevalier même que Madame de Venne-

ville : animera contre Disenteuil ; deviendra jaloux, il craindra un tel rival ; pressé par sa sœur il exigera un sacrifice que mon estime pour le Comte, & le respect que je dois à mon pere me défendent d'accorder ; sa tendresse s'allarmera de mes refus, & lui fera peut-être faire quelque démarche contraire à notre bonheur. Vos raisons sont trop bonnes & trop serieuses, me dit Mademoiselle de Jussy, pour en badiner davantage ; la pitié me gagne en votre faveur, & je consens à rester l'objet de la jalousie de la Comtesse.

j'aime encore mieux qu'elle me haïsse que si elle vous haïssoit, mais de la façon dont elle s'y prend, je crains bien pour vous de n'avoir pas long-temps l'honneur d'être sa rivale. Vous croyez bien, Madame, que cette conversation fut longue, & que les mêmes choses furent dites plus d'une fois.

Six semaines s'étoient passéees depuis l'accident du Chevalier, je l'avois vû durant ce temps presque tous les jours, ma tendresse n'étoit plus un mystere pour lui, & la sienne paroissoit en avoir redoublé. L'im-

patience qu'il avoit de me voir chez moi l'y amena quoiqu'il ne fût pas encore entierement remis. Comme j'étois seule, le Chevalier eut la liberté de me parler de son amour, après l'avoir écouté assez longtemps sans lui repondre que des yeux, je lui dis, la vanité vous a prêté des forces pour soûtenir vos malheurs, c'étoit elle qui nourrissoit votre passion, aujourd'hui que cette nourriture lui manque, soûtiendrez-vous votre bonheur avec constance? Quoi! Madame, me dit-il, voulez-vous traverser la felicité

dont je suis occupé par la douloureuse pensée que vous pouvez me croire capable de cesser de vous adorer? quelle seroit la femme assez temeraire pour oser avoir quelque confiance à mes sermens quand je vous aurois été infidelle. Ah! Madame, par combien d'endroits ne tiens-je pas à vous; quel estime! quel respect! quelle connoissance de votre caractere & de votre vertu ont fait naître & nourri ma passion? Si je n'avois que ces garans, lui dis-je, je compterois peu sur votre constance; ce n'est pas par ces sentimens que les

hommes tiennent ordinairement aux femmes. Cependant, Chevalier, continuai-je, je ne vous refuse pas ma confiance, & je crois votre tendresse sincere, puisque je vous dis que je vous aime. Mon frere qui nous interrompit, empêcha le Chevalier de me répondre, mais ses yeux sçurent me marquer le contentement de son ame.

Je passai quelque temps dans cette heureuse situation, mon pere ne me parloit de rien, il n'avoit nul soupçon sur le Chevalier, ma tendresse pour lui & sa passion nous faisoient passer

des jours pleins de douceurs ; enfin j'esperois tout du temps & de cette generosité que Disenteuil m'avoit fait paroître.

J'avois caché à mon frere la passion de Madame de Venneville pour Disenteuil, je ne voulois pas l'instruire d'une chose qui pouvoit le faire agir d'une maniere contraire à mes interêts : je sentois par mes propres sentimens que l'amitié la plus forte n'a que de foibles digues contre les mouvemens impetueux de l'amour.

Madame de Venneville fut bien-tôt desabusée des

ſoupçons qu'elle avoit conçu contre Mademoiſelle de Juſſy, je la vis plus ardente que jamais pour découvrir la perſonne que Diſenteuil aimoit, elle réüſſit ; elle ſçut auſſi les dernieres volontez de Monſieur de Gondez, & de plus celle où mon pere etoit que j'obéïſſe aux intentions de ce mari mourant. Dès ce moment la Comteſſe ne fut plus occupée qu'à nuire aux deſſeins de Diſenteuil ; elle deſira bien plus ardemment de me voir unie au Chevalier, l'amour & la jalouſie lui firent chercher les moyens de mettre les

choses dans un état à rebuter entierement le Comte, & forcer mon pere à donner son consentement en faveur du Chevalier ; ce ne fut plus la fortune de son frere qui fit son zele, ce fut l'interêt de sa passion. Il étoit difficile qu'elle parvînt à son but sans donner atteinte à ma reputation ; je ne sçai s'il lui en coûta pour prendre son parti ; mais dès qu'elle l'eût pris elle ne respecta rien.

Le premier trait de sa noire politique fut de me cacher ce qu'elle avoit appris & de le taire au Chevalier, mais dans une con-

versation qu'elle eut avec moi, elle chercha à s'assurer de mes sentimens, je ne feignis point de lui dire que le Chevalier pouvoit compter sur ma main. La fortune de mon Frere ne répond pas à la vôtre, me dit-elle, si Monsieur de Brionsel regarde vôtre choix sans indulgence, qu'il le désaprouve, qu'il ait peut-être d'autres vûës, que ferez-vous ? je resisterai avec fermeté, lui dis-je, & j'attendrai du temps & de mon respect pour mon pere que l'un & l'autre puissent desarmer sa severité. Je crains bien, me repliqua,

t-elle ; que ce profond respect & le pouvoir absolu que Monsieur de Brionsel a sur vous ne ruinent à la fin les affaires de mon frere ; car enfin vous n'avez pas encore fait une démarche pour applanir les difficultez que vous prévoïez : Qu'attendez-vous, ma chere Comtesse ? continua-t elle, voulez-vous donner le temps au Comte de Brionsel de prendre des engagemens ? vôtre âge vous soumet encore aux volontez de ce pere absolu ; cependant l'état de veuve devroit vous guerir de cette excessive crainte. Il est vrai,

repris-je, que je crains mon pere presqu'autant que je l'aime, & je conviens que je suis dans un embarras extrême pour lui découvrir mes sentimens pour le Chevalier. Que je serois à plaindre, ajoutai-je, s'il les désapprouvoit d'une maniere dure ! cette apprehension me fait encore temporiser. Il faut, je le vois bien, reprit la Comtesse, il faut aider à votre timidité, & que quelqu'un fasse pressentir à Monsieur de Brionsel que vous êtes sensible à la tendresse que mon frere a pour vous, c'est à Mondelis à rompre la glace, ou

à Disenteuil qui est aussi cher à votre pere que son propre fils. Ah ! m'écriai-je, que voulez-vous faire ! non ; continuai-je, ne pressons rien, attendons le temps de mon deuil qui n'est pas prêt à finir nous fournira des occasions favorables à gagner l'esprit de mon pere ; je les chercherai, je les saisirai... Vous, repliqua la Comtesse, si l'on vous laisse faire, dans six mois vous ne serez pas plus avancée qu'aujourd'hui ; vous devriez rougir, non de votre passion, mais de votre foiblesse à la découvrir. Ah ! ma chere Com-

tesse, repris-je, songez donc que si nous faisions parler si brusquement, que Disenteuil & mon pere pourroient me soupçonner d'avoir eu une intelligence secrette avec le Chevalier dans un temps où mon devoir me le défendoit. Je mourrois de douleur si ces hommes dont l'estime m'est si précieuse me croyoient criminelle. Le Ciel m'est temoin que j'aime le Chevalier de l'amour le plus pur & le plus vif; que je ne connois de bonheur que celui de m'unir à lui, mais je serois capable d'y renoncer s'il falloit l'acheter aux

depens de ma gloire, & je pense assez avantageusement de votre frere pour croire qu'il y consentiroit. Que vous l'aimez foiblement ce frere, me dit la Comtesse, & qu'il est loin d'être heureux. S'il m'aime, lui repliquai-je, il doit l'être, étant persuadé que rien ne pourra jamais me faire changer de sentiment ; il il est vrai que le caractere absolu de mon pere peut nous faire trembler, mais sa tendresse pour moi qui est extrême le ramenera à mes desirs.

Madame de Venneville comprit bien par ce que

je venois de lui dire que je n'aurois pas la force du moins de long-temps de parler à mon pere, elle craignit même que je n'eusse pas celle de lui resister. L'estime qu'elle me connoissoit pour Disenteuil, dont je ne faisois point de mystere, l'allarmoit encore. Enfin pour porter sa jalousie à l'extrême, il arriva ce que je vais vous conter.

Mon Frere fut un matin chez Disenteuil, il trouva sur la table de son cabinet le nœud d'épée que la Comtesse lui avoit envoyé il y avoit déja quelque temps, mon frere le

trouva joli, le Comte lui dit de le prendre puiſqu'il le trouvoit de ſon goût. Madame de Venneville étoit dans ma chambre lorſque mon frere entra ayant ce nœud fatal à ſon épée : la Comteſſe n'eut pas de peine à le reconnoître; eſt-ce là une emplette de vôtre choix, lui dit-elle, ou bien eſt-ce une galanterie qu'on vous a fait, c'eſt une galanterie de Diſenteuil, reprit mon frere. Je vis le dépit & la rage exprimez ſur le viſage de la Comteſſe, elle me lança un regard furieux que je pris innocemment pour une confidence de ce qui ſe paſ-

ſoit dans ſon ame : mais que je me trompois, & que l'imprudence de Diſenteuil manqua à me coûter cher, car je crois que ce dernier trait mortifiant détermina la Comteſſe à ce qu'elle fit enſuite ; le don que le Comte avoit fait au premier venu de ce nœud la piquoit, mais l'idée que c'étoit ſans doute un ſacrifice qu'il me faiſoit l'enflammoit de colere. Le deſir de ſe venger la ſaiſit, elle ne le pouvoit que par une perfidie ; pour ſe juſtifier ce deſſein à elle-même, il falloit me croire perfide à ſon égard ; la jalouſie le

lui persuada; le mystere que je lui avois toûjours fait de la passion du Comte lui parut criminel; sa jalousie alla plus loin, elle ne crut pas que Disenteuil m'eut rendu des soins inutilement, elle étoit trop penetrée de son merite: enfin, oubliant l'air naturel avec lequel je lui avois parlé du Chevalier, elle pensa que j'étois de mauvaise foi; je crois que quand elle auroit rendu justice à mes sentimens, elle ne m'en auroit pas moins haï; elle adoroit Disenteuil, & mon crime à ses yeux étoit capital, j'étois aimée de lui: enfin

enfin elle voulut prevenir tout ce qu'elle croyoit avoir à craindre, voici comme elle s'y prit.

Je vous ai dit, Madame, que j'avois ſurpris le Chevalier dans le temps de ſa bleſſure, tenant mon portrait, mais je ne vous ai pas dit qui l'en a rendu le maître, & je dois vous l'apprendre. Avant d'aller en Bretagne j'avois eu la complaiſance pour Monſieur de Gondez de me faire peindre par le fameux Largiliere; le Chevalier qui l'avoit appris engagea un homme qui faiſoit la mignature d'aller chez ce

Peintre, & ſous prétexte d'étudier & d'admirer ſes ouvrages tâcher de tirer adroitement une copie de ce portrait; il le fit & réuſſit aſſez bien. Le Chevalier ſçavoit que j'avois eû du hazard d'une loterie une boëte d'or, que Madame de Venneville en ayant loüé l'ouvrage ſingulier, & ſur tout le ſecret qui mettoit une peinture en toute ſûreté, je lui en avois fait la galanterie. Le Chevalier la demanda à ſa ſœur qui ſe fit un plaiſir de la lui donner. Mon Pere & Diſenteuil la connoiſſoit, & mon Pere ignoroit que j'en euſſe

fait present à la Comtesse.

Elle pria le Chevalier de lui confier mon portrait dans cette boëte. Le Chevalier qui n'avoit aucune raison de soupçonner sa sœur, la lui donna. Madame de Venneville vint sur le champ chez moi, Disenteuil qu'elle y cherchoit y étoit, elle trouva le moment de lui dire qu'elle le prioit de venir chez elle le lendemain à dix heures pour une affaire qu'elle vouloit lui communiquer qui le regardoit. Disenteuil le lui promit & sortit dans l'instant. Elle resta peu de temps après lui, & lors-

qu'elle m'eut quittée, elle passa dans l'appartement de mon Pere. Je viens vous demander, Monsieur, lui dit-elle, en l'abordant, si vous voulez bien me faire l'honneur de venir demain à trois heures chez moi, j'ai à vous entretenir d'une affaire serieuse. Mon Pere lui répondit avec politesse qu'il se rendroit à ses ordres. Disenteuil fut chez elle le lendemain, & voici comme elle lui parla.

Ce que j'ai à vous dire regarde le bonheur de Madame de Gondez, vous sentez-vous assez de pouvoir sur vous-même pour

lui sacrifier le vôtre? Que puis-je faire, Madame, reprit Disenteuil d'un air étonné, qui puisse contribuer au bonheur de Madame de Gondez, & qui doive me coûter le mien? J'ai peine à le comprendre. Ses interêts me sont si chers qu'il est difficile que je n'aille pas avec plaisir au devant de tout ce qui peut lui marquer mon attachement. Vous êtes surpris, repartit alors la Comtesse, de ce que je vous dis? Mais pour vous mettre en état de m'écouter avec attention, & pour vous donner la confiance necessaire pour me

repondre, je vous dirai que Madame de Gondez m'a fait confidence de votre tendresse pour elle, des dernieres volontez d'un mari & de celles de son pere. Malgré tous ces avantages qui semblent vous donner des droits pour sa possession, voulez-vous l'obtenir par la contrainte ? Moi ! Madame, s'écria Disenteuil, moi ! chercher à contraindre Madame de Gondez : le Comte de Brionsel peut me faire l'honneur de penser à moi, mon oncle peut avoir envisagé avant de mourir que cet établissement conviendroit à l'un

& à l'autre, mais Madame de Gondez m'a-t-elle vû me prévaloir de ces diſpoſitions favorables d'un mari & d'un pere ? non, & elle eſt trop juſte & doit trop me connoître pour penſer que je veuille me ſervir d'aucune autorité pour lui arracher ſon conſentement. Non, Madame, il faut que ce ſoit le cœur de Madame de Gondez qui lui faſſe donner la main ; plus elle merite d'être aimée, plus il eſt neceſſaire d'être aimé d'elle pour être heureux en la poſſedant. Eh bien ! Monſieur, reprit la Comteſſe, il faut donc

vous dire que ſon bonheur dépend de vous voir renoncer à elle ; cet effort eſt digne de votre generoſité, & ſon eſtime pour vous eſt au point de croire que vous êtes capable d'un tel ſacrifice. Madame de Gondez, repliqua Diſenteuil, auroit pû elle-même me faire l'honneur de m'expliquer ſes ſentimens, elle me connoît aſſez pour ne devoir pas douter que ſes volontez ne ſoient pour moi des ordres abſolus. C'eſt parce qu'elle vous connoît, lui dit la Comteſſe, qu'elle n'a pas la force de vous avoüer elle-même la paſſion dont

elle est prévenuë; son amitié pour vour n'a pû y consentir. Enfin vous sçavez qu'elle dépend d'un pere absolu & inebranlable dans ses volontez ; que le choix qu'il a fait de vous selon vos desirs met un obstacle aux desseins de Madame Gondez que vous seul pouvez lui faire surmonter ; c'est donc à vous à guerir Monsieur de Brionsel de sa delicatesse sur l'exactitude du point d'honneur pour rendre sa fille maîtresse de son choix. Cette delicatesse sur le point d'honneur me regarde, Madame, repliqua Disonteuil, autant &

plus que Monſieur de Brionſel, non je ne puis par aucune démarche donner occaſion à un homme que je reſpecte, & qui me fait l'honneur de m'aimer de penſer que je n'ai pas répondu de bonne foi à ſes deſſeins lorſqu'il me les a communiqué avec ſincerite: mon eſtime pour Madame de Gondez eſt la même, Monſieur de Brionſel pourroit croire qu'elle eſt alterée, ou que mes ſentimens varient, & que j'ai pris contre ma parole quelqu'autre engagement: je cheris trop ſon amitié pour riſquer de la perdre par une

conduite si contraire à ce que je lui dois, & à ce que je me dois à moi-même. Madame de Gondez, continua-t-il, a le pouvoir sur son pere que le sang & la connoissance d'un vrai merite donnent, qu'elle agisse, ou fasse agir, & lorsque Monsieur de Brionsel sera ébranlé, je remplirai le devoir d'un honnête homme. Vous deguisez en vain, Monsieur, lui dit la Comtesse, vous connoissez trop le Comte de Brionsel pour penser que rien puisse l'ébranler, ainsi c'est toûjours contraindre Madame de Gondez que de conserver

ſon pere dans vôtre parti. Je le vois bien, continua-t-elle, il faut ſans nul détour vous inſtruire de tout. Madame de Gondez & mon frere le Chevalier s'aiment depuis plus de deux ans, ce n'eſt pas une paſſion naiſſante qu'aucuns devoirs puiſſent ſurmonter. Vous paroiſſez ému à ce diſcours, lui dit-elle. Il eſt vrai, Madame, répondit Diſenteuil, & je ne puis penſer ſans trembler qu'une vertu auſſi... Tenez, reprit la Comteſſe en lui coupant la parole, tenez voila la preuve de ce que je vous dis, en lui montrant mon

portrait, Madame de Gondez le donna à mon frere en partant de Paris pour aller en Bretagne, & de plus le voyage que le Chevalier a fait à Gondez étoit de ſon aveu. Je ne vous dis plus rien, continua-t-elle, je crois vous avoir mis en état de prendre le parti que la delicateſſe & l'honneur exigent de vous. Je ſens, Madame, reprit Diſenteuil, la conduite que je dois tenir, & je me flatte que Madame de Gondez aura lieu d'en être ſatisfaite. Il laiſſa la Comteſſe dans un deſordre qu'elle ne put même lui cacher, & qui ne

dame de Gondez m'est entierement connu, & si vous lui refusez les sentimens de pere dans cette occasion, j'ose vous assûrer qu'elle sera la plus malheureuse femme du monde. Quoi ! Madame, s'écria mon Pere tout ému, il seroit vrai que ma fille aimeroit ? Oüi, Monsieur, repliqua la Comtesse, elle aime. Eh bien! Madame; reprit mon pere brusquement, apprenez-moi le choix de ma fille ? sans doute que je ne dois pas l'approuver, puisqu'elle me l'a caché avec tant de soin jusqu'à ce jour. Non, Monsieur, lui dit la Comtesse,

ſon choix ne lui fait point de honte, & je crois qu'il ne vous fera pas rougir ; c'eſt mon frere, c'eſt le Chevalier de Fanime qu'elle aime, ſa naiſſance & ſi j'oſe le dire, ſon merite perſonnel ne le rendent pas indigne des bontez de Madame de Gondez. Sa fortune ſeule pourroit être contre lui, cependant elle n'eſt pas aſſez mediocre pour être un obſtacle ſuffiſant pour vous arrêter. Madame, lui dit mon pere, le miſtere que ma fille m'a fait de ſes ſentimens, m'a donné le temps de prendre des engagemens pour elle,

j'ai donné ma parole, ma fille peut refuser sa main, mais je refuserai mon consentement pour tout autre que celui sur lequel j'ai jetté les yeux. Ce n'est pas, Madame, continua-t-il, que je n'estime le Chevalier de Fanime, je connois sa naissance & son merite, souffrez cependant que je vous dise, que me parler aujourd'hui seulement de cette passion reciproque, ce n'est pas me demander mon consentement, c'est vouloir me l'arracher; & ma fille étoit assez instruite de mes sentimens pour devoir éviter cet engagement.

Il étoit formé, reprit Madame de Venneville, avant que Madame de Gondez pût prévoir vos volontez ; non, Madame, s'écria mon Pere, & sa foiblesse est d'autant plus criminelle qu'elle est la preuve de sa désobeissance à mes ordres. Eh bien! Monsieur, lui dit la Comtesse, il faut la justifier, elle aime mon frere depuis plus de deux ans....& vous justifiez ma fille? Madame, s'écria mon Pere. Mais non, continua-t-il, on veut surprendre ma credulité : ma fille n'est pas capable d'un pareil égarement. Ce portrait, reprit la Comtesse, qu'elle

donna à mon frere en partant pour la Bretagne, est un témoin de leur passion mutuelle ; mon Pere ne douta plus de tout ce que la Comtesse venoit de lui dire lorsqu'il vit mon portrait, sur tout dans cette boëte qu'il reconnut d'abord pour avoir été à moi. Il se transporta de colere, tint plusieurs discours dont le desordre marquoit celui de son ame. La Comtesse lui dit, croyez-moi, Monsieur, respectez vous, respectez une fille qui n'est que malheureuse. Donnez-vous le temps de vous consulter vous-même, peut-

être lorſque vous aurez pris conſeil de vôtre raiſon aurez vous plus de douceur pour Madame de Gondez, & vous ſentirez la neceſſité de ne point vous oppoſer à ſon bonheur. Mon Pere ne put écouter cette remontrance ſans des mouvemens de colere qui éclatoient dans ſes yeux. Il quittr la Comteſſe ſans lui répondre.

Voila Madame de Venneville qui reflechit ſur ce qu'elle venoit de faire; peu contente de Diſenteuil, elle l'étoit moins de mon pere, & point du tout d'elle. Elle ne goûtoit pas les pre-

mieres douceurs qu'elle avoit attenduë de sa perfidie, le Comte avoit été incredule, & mon Pere inflexible, elle étoit criminelle & imprudente, & prévoïoit qu'elle n'en seroit pas plus heureuse, elle se repentoit je crois, non par vertu, mais par interêt & vanité.

Mon Pere rentra chez lui sur le champ, je fus assez heureuse pour ne m'y pas trouver; D.senteuil arriva presque comme lui, il le trouva si ému qu'il lui en demanda la cause. Ah! mon cher Comte, s'écria mon pere, que je suis à plaindre! on vient de me

desiller les yeux sur la conduite d'une personne qui m'est chere, & ce que je viens d'en apprendre me force à passer subitement de la haute estime au plus parfait mépris. Helas ! mon cher Comte, continua-t-il, qu'il m'en coute pour renoncer à ma prévention; rien ne m'y avoit jamais preparé. D'où venez-vous ? lui dit Disenteuil; dites-le moi, Monsieur, j'ai des raisons qui autorisent cette question. Je sors de chez la Comtesse de Venneville, lui repondit mon Pere. Et bien, Monsieur, lui repliqua Disenteuil, ne perdez

rien de cette haute estime que vous avez toûjours eû pour une fille respectable; je vais la justifier avant même que vous m'aiez dit le sujet qui vous irrite.

Je suis assez malheureux pour être la cause innocente de la noire manœuvre de Madame de Venneville: mon attachement pour Madame de Gondez, & vos vûës qu'elle a penetré ont porté la fureur dans une ame que j'ai rendu sensible sans y penser. La Comtesse de Venneville vous aime, reprit mon pere étonné: j'ai lieu de le croire, lui repondit Disenteuil, & ce n'est

n'eſt point la vanité qui me le perſuade. J'ai bien prévu, continua-t-il, qu'une tendreſſe (que la malignité de mon étoile a fait naître,) produiroit des effets qui me ſeroient funeſtes & qui porteroient contre Madame de Gondez : c'étoit pour détruire toute l'eſtime que j'ai pour elle ; & me forcer à renoncer au deſir de lui plaire : que ce matin on m'a tenu des diſcours que je n'ai achevé d'entendre que pour être inſtruit juſqu'où va la malice de Madame de Venneville ; c'eſt pour vous forcer ſans doute à faire un éclat capable de

me faire prendre mon parti que cette femme artificieuse vient de vous tenir le même langage. Cette intelligence qu'elle a voulu vous persuader être formée depuis plus de deux ans entre Madame de Gondez & le Chevalier de Fanime est une imposture ; le portrait en est une suite ; le Chevalier en est possesseur, il est vrai, mais je sçai, & j'en ai la preuve, que Madame de Gondez ne l'a jamais donné au Chevalier. Souvenez-vous, Monsieur, qu'elle fit faire son portrait quelque temps avant d'aller en Bretagne ; le Cheva-

lier aura ſeduit quelque éleve de Largiliere par le moyen de qui il en aura eu une copie. Mais, reprit mon Pere, il eſt dans une boëte qui étoit à ma fille, comment a-t-elle paſſée dans les mains du Chevalier? par ſa ſœur, repliqua Diſenteuil, à qui je ſçai que Madame de Gondez la donna à peu près dans ce temps-là. Je conviendrai, Monſieur, ajoûta Diſenteuil, que l'interêt que j'ai toûjours pris à Madame de Gondez m'a fait penetrer dès ſa naiſſance la paſſion du Chevalier de Fanime; mais cette premiere

connoiſſance jointe à l'avantage de n'avoir pas quitté de vûë Madame de Gondez ne ſçauroient me rendre ſa conduite ſuſpecte. Si elle avoit aimé le Chevalier, auroit-elle preſſé elle-même mon oncle d'aller en Bretagne où elle a reſté un an entier preſque malgré lui? vous pouvez m'en croire, la plus auſtere vertu n'a rien à reprocher à votre fille, elle a toûjours été ferme dans ſes devoirs: Enfin, Monſieur, continua Diſenteuil, voyant que mon Pere ne paroiſſoit pas encore convaincu, vous faut-il un temoignage plus certain

ſpour achever de vous deſabuſer ? tenez, lui dit-il ; liſez cette lettre, en lui preſentant celle que le Chevalier m'avoit écrite en partant de Rennes, & que Diſenteuil m'avoit volé dans une caſſette que j'avois étourdiment laiſſée ouverte. Lors il conta à mon pere le voyage du Chevalier en Bretagne, & la maniere precipitée dont il étoit parti de Gondez. Vous me rendez la vie, mon cher Comte, lui dit mon Pere. Cependant, continua-t-il, c'eſt en ſon nom que la Comteſſe m'a parlé.... Et je ſuis ſûr, reprit Diſen-

teuil, que c'eſt ſans ſon aveu. Mais, Comte, lui dit mon Pere, ſi cet artifice n'avoit nul fondement, qu'en eſpereroit Madame de Venneville, puiſqu'il tomberoit au moindre éclairciſſement? Je conviens, reprit Diſenteul, que le Chevalier de Fanime aime Madame de Gondez depuis plus de deux ans, peut-être qu'un amour ſi ſoûtenu a fait effet ſur ſon cœur depuis ſon veuvage: voila Monſieur, où doivent ſe borner vos ſoupçons juſqu'à ce que Madame de Gondez vous ait éclairci plus particulierement; ſa franchiſe

vous découvrira bientôt la verité. Enfin Disenteuil me justifia avec tant de force que mon Pere resta desabusé, du moins de ce qui l'avoit le plus irrité contre moi. Disenteuil fit plus, il conjura mon pere, si je lui avoüois d'avoir de la passion pour le Chevalier, de ne pas me contraindre, il lui dit qu'il étoit prêt à m'épouser si mon cœur n'y mettoit point d'obstacle, mais qu'il le prioit de ne plus songer à lui si mon penchant m'entraînoit ailleurs.

Lorsque je fus rentrée, mon Pere passa dans mon

appartement, il me dit avec assez de douceur qu'on lui avoit apprit que je regardois le Chevalier de Fanime avec prédilection. Parlez-moi naturellement, ma fille, continua-t-il : moi ! m'écriai-je un peu émuë : moi ! j'aimerois....Oüi vous aimez, reprit-il ; & vous aimez le Chevalier de Fanime ? ne m'en faites point un mistere ; repondez-moi avec franchise, je ne veux pas vous contraindre à épouser Disenteuil, mais il merite trop votre estime & même votre amitié pour abuser de sa confiance. Vous ne m'avez point ap-

pris, repliquai-je, à deguiser la verité, & j'aime mieux hasarder de vous déplaire en vous avoüant mes sentimens que de vous donner occasion de penser que je sois capable d'aucun détour avec vous. Oüi, Monsieur, j'aime le Chevalier de Fanime, mais ma tendresse sera toujours la victime de vos ordres quand vous ne voudrez pas la regarder avec bonté : j'ose pourtant esperer que vous ne me refuserez pas de rester libre, si vous desapprouvez mon choix. N'ai-je point à me plaindre de vous, reprit mon pere, d'avoir si

peu combattu un penchant qui me forcera de manquer de parole au plus honnête homme du monde, & pour qui j'ai la plus tendre amitié. Songez-vous, ma fille, au chagrin que vous me donnez par cette passion que.... Voila ma main, Monsieur, repliquai-je à mon pere, ma tendresse ne peut me porter à la desobéissance, j'épouserai le Comte de Disenteuil si vous me l'ordonnez, je ne vous ferai point rougir en donnant la moindre atteinte à mon devoir; mais quelle est ma destinée! vous me rendrez la plus malheu-

reuse femme du monde ; en m'unissant à l'homme le plus estimable que je connoisse, & que je me reprocherai à tous les instans de ne pas aimer autant qu'il le merite. Je ferai plus, Monsieur, je n'empoisonnerai point sa félicité en lui apprenant ma situation, qui m'attireroit sa pitié, heureuse si ma tristesse profonde ne la lui découvre pas. Mon Frere entra dans ce moment : venez, mon fils, lui dit mon pere, venez apprendre quelle est la fausseté de Madame de Vennevilles : c'est la plus perfide de toutes les femmes ; elle trahit

votre tendresse, elle trahit l'amitié de votre sœur, & sans Disenteuil qui vient de m'arracher à l'erreur où elle venoit de me plonger, j'aurois la douleur de croire ma fille indigne de la moindre estime. Quoi? m'écriai-je, Madame de Venneville a voulu me noircir.... Oüi ma fille, reprit mon Pere en m'interrompant, elle a voulu vous deshonorer dans mon esprit & dans celui de Disenteuil: cependant c'est lui qui vient de me desabuser, c'est lui qui vient de m'ouvrir les yeux sur l'innocence de votre conduite que la Comtesse a voulu

noircir par la calomnie la plus affreuſe. Alors il nous raconta la manœuvre de cette artificieuſe femme avec lui & le Comte. Qui peut avoir inſtruit, dis-je à mon pere, Madame de Venneville des ſentimens du Comte pour moi, & de vos deſſeins? c'eſt moi, reprit mon Frere, outré de douleur & de colere, c'eſt mon imprudence, ou plûtôt ma foibleſſe qui vous a fait courir le riſque de perdre l'eſtime de mon pere. Vous en êtes puni, lui dis-je, puiſqu'elle vous arrache à une erreur qui vous étoit peut-être trop chere, &

qu'elle vous demasque la Comtesse. J'avouë, continuai-je, que j'ai manqué d'experience pour connoître un caractere aussi dangereux. Vous en êtes instruit tous deux, reprit mon pere, conduisez-vous en consequence, & ne faites rien dont je puisse me plaindre. Je n'attens pas vos ordres, Monsieur, dit alors mon frere; pour vous assurer que je ne verrai plus Madame de Venneville; la vanité & l'honneur auront bien-tôt étouffé la passion que j'avois pour elle; en un mot je dois ce sacrifice à ma sœur, & je me

le dois à moi-même. Songez à la parole que vous me donnez, lui dit mon Pere : pour vous, ma fille, continua-t-il, je ne vous dis rien, un reste d'amitié que l'habitude seule avoit formée, doit ceder sans peine à votre raison. Triste conversation qui me fournit une ample matiere à de reflexions bien affligeantes.

Mon Pere en me quittant donna ordre à son Suisse de ne laisser jamais entrer le Chevalier, soit qu'il me demandât, ou demandât mon frere. Le procedé de Madame de Venneville rompoit pour jamais

le lien de l'amitié entre elle & moi, la ſeule idée conſolante qui ſe preſentoit à mon eſprit étoit de penſer que le Chevalier n'avoit point de part à la perfidie de ſa ſœur; la connoiſſance que je croyois avoir de ſon caractere, & celle qu'il avoit du mien m'en aſſuroit. Je reſolus donc de lui écrire, je voulois le voir, & ne ſçavois en quel endroit. Madame de Juſſy mourante m'ôtoit la liberté de prendre la maiſon de ſa fille qui étoit l'unique pour moi: enfin, je pris le parti que vous allez apprendre par ces mots:

La maiſon de mon Pere vous eſt deffenduë, & je m'interdis pour jamais celle de Madame de Venneville; peut-être que ce diſcours eſt une énigme pour vous, du moins je le ſouhaite. Trouvez-vous ce matin à dix heures aux Thuilleries ſur la terraſſe des Capucins, où vous arriverez par le carouſel, j'aurai la douleur de vous apprendre des choſes qui vous affligeront par les endroits les plus ſenſibles. Adieu, Chevalier, de la conſtance & de la fermeté dans nos ſentimens peuvent ſeules mettre fin à des obſtacles malheu-

reux qui peut-être ne font que de commencer.

Le Chevalier se rendit aux Thuilleries avec une inquiétude facile à comprendre ; j'y allai avec Souville ; le Chevalier m'aborda d'un air troublé, en me disant, la maison de Monsieur de Brionsel m'est deffenduë, Madame, de quel crime me punit-il ? & quel est celui de ma sœur pour se trouver enveloppée dans mon malheur ? c'est elle, lui dis-je, qui a mis les choses dans l'état où elles sont, c'est sa perfidie à mon égard... ma sœur, s'écria

le Chevalier, en m'interrompant. Ah! Madame, êtes-vous bien informée? écoutez-moi, lui dis-je, avant de vous étonner. Alors je lui contai l'amour de la Comtesse pour Dissenteuil, tout ce que cette passion lui avoit fait faire, enfin ce qui s'étoit passé la veille.

Justifiez-la à present, continuai-je, ou plûtôt justifiez-vous d'avoir abandonné mon portrait à des desseins perfides. Ah! Madame, s'écria le Chevalier, ayez pitié de l'état où je suis, ne m'accablez pas du reproche d'avoir eu assez de

confiance pour une sœur que j'en croyois digne, & que même votre amitié pour elle autorisoit ; ma sœur, continua-t-il, sacrifie votre gloire, la mienne, la sienne au desir de se satisfaire : non, le mépris le plus outrageant ne sçauroit la punir assez, j'y joindrai celui de ne la voir jamais. Je vous deffends, lui dis-je, de faire un éclat qui tourneroit contre moi : ne la punissez pas d'un égarement dont elle portera toute la peine. Mais, continuai-je, il n'est plus question du mal qu'elle vient de nous faire, il faut y cher-

cher un remede. Je ne ſçaurois plus vous voir qu'il n'en coute à ce que je me dois ; la maiſon de Mademoiſelle de Juſſy eſt la ſeule où je puiſſe me permettre cette licence ; la mort de ſa mere que je viens d'apprendre nous en ôte la liberté pour quelques jours; je ne vous verrai donc que lorſque cette aimable fille ſera en état de nous recevoir. Que je ſuis à plaindre, Madame, me dit tendrement le Chevalier ; ma ſœur perfide à vôtre égard & au mien, Monſieur de Brionſel declaré contre moi & prévenu peut-être

dans ce moment contre ma probité, & plus que tout, Madame un rival que vous venez de me découvrir. Eh quel rival encor! un homme redoutable par son merite qu'un pere ambitieux & altier vous ordonne de prendre pour époux ; je ne vous verrai plus que rarement & qu'avec contrainte, tandis que ce rival si dangereux vous verra tous les jours; vôtre cœur seul est pour moi : c'en est assez, lui dis-je, pour vous rassurer. Que je crains, reprit le Chevalier, l'autorité de Monsieur de Brionsel ? & votre respect

pour lui. Je ne ſuis point accoûtumée, lui repliquai-je, à déſobeir à mon Pere, cependant je vous promets de reſiſter à ce qu'il veut. Oüi, je me conſerverai libre, juſqu'à ce que je puiſſe me donner à vous, eſtimez-moi aſſez pour ne pas mettre en doute la parole que je vous donne. Le Chevalier étoit ſi penetré de douleur que ſes diſcours n'avoient nulle ſuite. Les miens ſe reſſentoient auſſi de l'agitation où j'étois; enfin je le quitrai en l'aſſurant que rien n'ébranleroit jamais mes ſentimens; il me pria de lui donner la

permiſſion de m'écrire, je fais plus, lui dis-je, je vous promets de repondre à vos lettres, ce ſeroit être trop cruels à nous-mêmes que de nous refuſer ce plaiſir dans nos malheurs.

J'allai en ſortant des Thuileries chez Mademoiſelle de Juſſy lui témoigner la part que je prenois à ſa douleur, je la trouvai ſi penetrée de la perte qu'elle venoit de faire, que je crûs devoir l'arracher de chez elle : mon Pere la reçut avec une amitié d'autant plus ſincere qu'il l'eſtimoit veritablement, il l'avoit toûjours fort aimée, cent fois il

il avoit souhaité qu'elle eût été l'objet de l'attachement de mon frere.

Après le dîner, je laissai Mademoiselle de Jussy dans l'appartement de mon Pere, je passai dans le mien, à peine y étois-je, qu'on m'annonça Disenteuil. Votre modestie souffrira-t-elle, lui dis-je, que je vous témoigne ma reconnoissance d'avoir developé à mon Pere des veritez qui m'ont derobée à son ressentiment, & qui m'ont conservé toute son estime. C'est à vous aujourd'hui à qui je la dois. Vous ne la devez, Madame, reprit modestement

Disenteuil, qu'à l'innocence de votre conduite, je vous devois le temoignage que j'en ai rendu à Monsieur de Brionfel: en effet, Madame, qui peut avec plus de connoissance que moi rendre justice & vous estimer autant que vous le meritez. Heureux! si j'avois pu m'arrêter à ces simples sentimens. Ne vous allarmez point, Madame, je ne romps aujourd'hui le silence que pour vous dire en prenant congé de vous, que je part plus penetré que jamais de la passion violente que vous m'avez inspiré. Je ne vous parle-

rai point, lui dis-je, de l'estime que j'ai pour vous, c'est un sentiment que je partage avec toutes les personnes qui vous connoissent, mais la plus solide amitié & la plus sincère reconnoissance ne peuvent-elles vous arrêter ? pourquoi me donner la douleur de vous voir partir si précipitamment dans le tems que je dois le plus à vôtre generosité. Vous ne lui devriez rien, Madame, me dit Disenteuil, si je restois à Paris; les bontez que Monsieur de Brionsel a pour moi seroient toûjours un obstacle à ce que vous pouvez regarder

comme votre bonheur ; Non, Madame, je ne veux point le traverser. C'eſt en m'éloignant que je veux conſerver toute votre eſtime, & vous laiſſer maîtreſſe abſoluë de vôtre ſort. Monſieur de Brionſel eſt déja inſtruit de mes ſentimens, il ſçait que je donnerois la moitié de ma vie pour vous poſſeder, mais il ſçait auſſi, Madame, que je ne voudrois vous obtenir que de vous-même. Enfin je l'ai priai de ne plus vous contraindre ſur le choix d'un époux. Que je ſuis injuſte, m'écriai-je ; eh qué vous êtes malheureux,

lui dis-je, penetrée d'admiration. Ah! Madame, s'écria Disenteuil en se jettant à mes genoux, que mon sort est en effet digne de pitié, je vous adore, & je vous perds! un autre vous possedera, quel tourment pour moi seulement d'y penser. Il ne fut plus le maître dans ce moment, ni de sa douleur, ni de ses larmes qu'il repandit sur mes mains qu'il tenoit serrées dans les siennes; j'avouë que je n'eus pas la dureté de les lui arracher. Que faites-vous, lui dis-je, mon cher Comte, à quoi vous sert toute votre raison?

servez-vous-en contre moi, je ne merite pas des sentimens si tendres. Il garda assez long-temps le silence, les yeux attachez fixement sur moi, & se relevant tout à coup, il me dit, adieu Madame, je ne vous verraï plus, je vous dois cet effort, je vais partir pour aller en Bretagne, non pour vous oublier, mais pour vous y regretter le reste de ma vie. C'en est donc fait, continua-t-il, je vous quitte, juste Ciel, puis-je le penser... Adieu, Madame, reprit-il encore, en m'embrassant tendrement, je souhaitte que vous soyez

aussi heureuse que je vais être à plaindre. Il me quitta sans me donner le tems de lui repondre. Je sentis dans cet instant une veritable affliction de l'état où je voyois Disenteuil; j'avois trop d'amitié pour lui, & je lui devois trop de reconnoissance pour ne pas ressentir une sincere douleur de l'excès de la sienne.

Un caractere aussi vertueux que rare, une conduite qui ne s'est jamais dementie, des actions repetées & toûjours genereuses vous interessent pour Disenteuil, & je sens que vous vous revoltez contre

moi, mais suspendez vôtre jugement ; je l'avoûrai cependant, je sentis dans cette occasion une secrette confusion de la preference que j'avois donné au Chevalier sur Disenteuil, j'aurois voulu m'arracher au premier pour me donner à l'autre qui me forçoit malgré moi & même malgré ma prevention à regarder son malheur comme un effet d'un caprice honteux pour mon discernement, car je ne pouvois refuser à Disenteuil l'aveu interieur de la superiorité de ce vrai merite qui seul devroit justifier la foiblesse des femmes,

mais mon cœur nourri dans l'esperance de rendre le Chevalier heureux, & toûjours entraîné par son penchant étoit plus fort que ma raison qui me faisoit rougir inutilement.

J'étois dans cette situation, lorsque mon Pere entra, qu'avez-vous, ma fille, me dit-il, vous paroissez troublée. Disenteuil qui sort de votre appartement vous cause-t-il ce desordre? Oüi, Monsieur, lui repliquai-je, il vient de prendre congé de moi, & j'avouë que son départ me touche sensiblement. Le principe qui le fait partir

eſt ſi genereux que je me reproche de n'être pas la maîtreſſe de l'arrêter. Je ſouhaitte que vous ne vous faſſiez jamais que ce reproche, reprit mon Pere, & puiſſiez-vous ne jamais regretter Diſenteuil, mais ma fille, ſouvenez-vous qu'un homme tel que lui eſt rare. Mademoiſelle de Juſſy qui entra dans le moment interrompit un diſcours très-embaraſſant pour moi; je paſſai le reſte du jour & la nuit occupée du départ de Diſenteuil. La nobleſſe de ſes procedez me frappoit au point que j'aurois voulu lui ſau-

ver la douleur de me voir au Chevalier, & je tremblois presque dans le même instant que mon Pere ne fût inexorable.

Le lendemain Souville me rendit une lettre du Chevalier; à peine avois-je achevé de la lire que mon Pere entra. Disenteuil est parti, Madame, me dit-il, sa generosité vous débarrasse de ses soins, & vous délivre de mes importunitez, puisqu'il m'a prié de ne plus penser à lui. La conduite toujours soûtenuë du Comte de Disenteuil, repliquai-je, m'a accoûtumée à tout ce qu'il peut faire de plus ge-

nereux sans en être surprise. Deux jours après mon Pere eut avec moi cette conversation.

Je m'en suis déja expliqué avec vous, ma fille, me dit-il, je ne veux pas vous contraindre à épouser Disenteuil, je vous sacrifie le desir ardent que j'avois d'unir cet homme estimable à ma famille, je vous demande pour reconnoissance à vôtre tour, un sacrifice, il vous coûtera, je le crois, mais mon estime, pour Disenteuil, ma prudence & ma tendresse pour vous l'exigent. Songez-vous quel homme vous

refuſez ? avez-vous murement reflechis, ma fille, à qui vous le preferez ? Diſenteuil poſſede toutes les qualitez qui compoſent un homme parfait. Il joint à ces qualitez une grande naiſſance ; & plus de cent mille livres de rente ; le Chevalier de Fanime est de bonne maiſon, j'en conviens, mais ſa fortune eſt mediocre & quelque ſoit vòtre prevention vous ne ſçauriez vous empêcher de connoître que ſon merite eſt bien inferieur à celui de Diſenteuil ; cependant, ma fille, je ne m'oppoſerai point à ce que vous vou-

lez, si le Chevalier de Fanime vous merite, & si vous persistez dans votre dessein lorsque vous aurez passé avec moi une année à Mondelis, voila le sacrifice que je vous demande, mon consentement y est attaché. Vous n'avez pas besoin, Monsieur, repondis-je à mon Pere, de joindre à vos ordres une recompense de ce prix pour m'engager à vous obéir, il suffit que vous ordonniez, mon respect & mon attachement pour vous me feront toûjours condescendre sans même murmurer à tout ce qui pourra vous

prouver que je merite vos bontez. Vous voulez que j'aille à Mondelis, je suis prête à partir, marquez moi le jour de votre départ, & je vais me preparer à vous suivre; oüi, mon Pere, continuai-je, vous êtes & serez toûjours le maître de ma conduite. Que je suis content de vous, ma fille, me dit il en m'embrassant, plaise au Ciel que vous soyez aussi heureuse que vous meritez de l'être, & que je me sens heureux pere de vous voir tant de vertu. Il me dit ensuite que mon frere venoit aussi à Mondelis & que nous par-



temps considerable à Mondelis. L'amitié qu'elle avoit pour moi, & le desir de se tirer de l'embarras où la mort de sa mere la jettoit, la déterminerent. Je fus sensible à sa complaisance, je crus tirer de sa compagnie des secours pour adoucir l'absence du Chevalier qui me paroissoit dure à soûtenir. Il m'écrivoit tous les jours, je me donnois la douce liberté de lui repondre, je lui marquai le départ de Disenteuil; je ne pus m'empêcher de lui parler des procedez genereux de ce rival, j'en étois penetrée, & la vanité n'avoit

nulle part au détail que je lui en fis. Je crois pourtant que ce détail lui causa plus d'inquiétude que l'éloignement de Disenteuil ne lui fit de plaisir. Je m'en apperçus dans ses lettres. Mon respect pour mon Pere, ma timidité à ne vouloir rien prendre sur moi pour le voir, & le merite de Disenteuil à qui il rendoit justice; tout cela l'effrayoit & cet effroi delicat me charmoit. La veille de mon départ, qu'il ignoroit encore, je lui mandai de se trouver chez Mademoiselle de Jussy qui étoit allée chez elle donner des ordres domestiques.

J'avois prié cette aimable fille de prevenir le Chevalier ſur mon voyage ; lorſque j'entrai, il me dit avec une douleur & un abatement extrême. C'eſt donc, Madame, pour me dire adieu que votre bonté vous amene ici ? je vous perds, & je vous perds demain. Il eſt vrai, lui dis-je, que je pars, mais il n'eſt pas vrai que vous me perdiez ; je me flate qu'un heureux retour nous fera oublier les maux de l'abſence. Mon Pere m'a parlé avec aſſez d'amitié pour devoir l'eſperer. Ah ! Madame, s'écria le Chevalier, que je

crains la politique de Monsieur de Brionſel, ſon amitié pour Diſenteuil, que dis-je, ſon ambition lui fera renoncer avec bien de la peine à ſes premieres vûës. Diſenteuil ne ſonge plus à moi, repliquai-je. Vous pouvez le ſouhaiter, Madame, reprit le Chevalier, mais pouvez-vous le croire? Non, & Diſenteuil eſpere encore tout du temps & des ruſes menagées de Monſieur de Brionſel; il vous arrache de Paris, c'eſt avoir déja gagné beaucoup, votre ſoumiſſion l'aſſure du reſte, & ſi j'oſe le dire, me laiſſe en proye aux plus

vives inquietudes : Oui, Madame, continua-t-il ; je vous perds, c'en est fait, je le sens, la douleur mortelle dont je suis saisie en est le sûr pressentiment. Tenez une conduite à qui on ne puisse rien reprocher, lui dis-je, & je vous reponds de notre bonheur, je connois mon pere, je sçai comme il m'a parlé, enfin je vous quitte avec une sorte de tranquillité qui doit vous en donner, & je l'exige. Quoi ? Madame, me dit douloureusement le Chevalier, je ne vous verrai d'un an, & vous voulez que je reçoive ce coup

affreux avec tranquillité : Non, Madame, ma tendresse est trop violente pour me laisser tant de raison. Hélas ! continua-t-il, si j'osois me plaindre de la vôtre & vous dire que si votre cœur... Je vous aime, Chevalier, lui dis-je en l'interrompant, & je vous aime assez pour ne connoître de bonheur que celui d'être unie à vous. Croyez donc que si j'envisageois des difficultez insurmontables, vous me verriez peut-être plus affligée que vous ne l'êtes. Plus vous cherchez, Madame, reprit le Chevalier à m'adoucir la douleur

que je ressens de vous perdre, plus j'en suis penetré. Votre bonté la redouble en me faisant sentir l'excès de mon bonheur. Est-il possible, s'écria-t-il, que je puisse être en même temps aussi heureux & aussi malheureux ; mais, Madame, continua-t-il, vous ne me dites rien des moyens qui pourront me faire supporter votre absence, pourrai-je vous écrire ? ne me rassurerez-vous point par vos lettres ? enfin ne me permettrez-vous pas de tout tenter pour vous voir à Mondesis ? Non, lui dis-je, gardez-vous bien de

vous y montrer, je vous y verrois avec trop d'inquietude, & cette démarche pourroit nous perdre l'un & l'autre. Quoi? Madame, me dit-il tendrement, je vais être un an sans vous voir? Oüi, lui repliquai-je, c'est un sacrifice qu'il faut faire à notre tendresse; elle exige de nous de la prudence & de la fermeté. Mes lettres vous adouciront autant que je le pourrai la peine que vous causera mon éloignement; les vôtres me donneront la force d'attendre ce que j'espere du tems; ce sera à Souville à qui vous les adresserez, les miennes vous

vous ſeront renduës par ſon frere que mon Pere laiſſe à Paris.

Nous paſſâmes le reſte du jour dans la ſituation qu'on peut comprendre lorſque deux perſonnes s'aiment, qu'ils vont ſe ſéparer, qu'ils craignent & qu'ils eſperent, tous ces mouvemens differens ſe terminerent par les proteſtations de tenir ferme contre tout ce qui s'oppoſeroit à notre bonheur.

Nous prîmes le lendemain la route de Mondelis, mon Pere avoit une ſatisfaction repanduë ſur le viſage d'autant plus vive qu'il

croyoit voir ſur le mien de la ſerenité. Il eſt vrai que je partois avec aſſez de tranquillité, la parole que j'avois de mon Pere & la paſſion violente que je croyois pour moi dans le cœur du Chevalier me faiſoit ſoûtenir avec force une démarche neceſſaire & que je croyois utile à mes deſſeins.

Nous arrivâmes donc à Mondelis, Mademoiſelle de Juſſy fut étonnée de la magnifique ſituation de ce Château à qui la Loire ſert de canal. Le bâtiment, les jardins, les eaux ne la ſurprirent pas moins; en effet l'art quoique recherché n'y

étouffe point les beautez de la nature & concourt avec elle à en faire un séjour delicieux.

Le Chevalier répondit à mon impatience, je reçus presque en arrivant à Mondelis une de ses lettres, la lecture m'en fit un plaisir extrême, sa tendre douleur y étoit exprimée si naïvement que je m'applaudissois d'avoir inspiré une passion si vive à un homme pour qui j'en avois une assez veritable pour surmonter par ma patience & ma fermeté tout ce qui s'opposeroit à la rendre heureuse. Toutes les lettres qui sui-

virent cette premiere, étoient du même ſtyle, je le nourriſſois par le mien. La pureté de mes ſentimens me donnoit une liberté qui devoit lui plaire. Ce doux commerce jettoit un calme dans mon ame qui ſe répandoit dans toutes mes actions; j'étois toûjours occupée du Chevalier, mais je l'étois ſans triſteſſe & preſque ſans inquiétude.

Mon Pere nous donnoit tous les jours quelque nouveau plaiſir, il étoit par ſes manieres prevenantes & par ſa gayeté le plus jeune de la troupe; il s'occupoit également du ſoin

d'arracher Mondelis à sa passion, de me distraire de la mienne, & d'amuser Mademoiselle de Jussy; son amitié pour elle augmentoit à mesure qu'il connoissoit mieux la bonté & la douceur de son caractere; je vis même que mon frere s'accoutumoit à son esprit, il commençoit à être non seulement à son aise avec elle, mais il la cherchoit d'un air où la complaisance ni les bienséances n'entroient plus pour rien: sa conversation lui faisoit un plaisir qui l'entraînoit doucement vers cette aimable fille: elle le railloit souvent

ſur un ennui & un air rê-veur qu'il n'avoit plus. Il ſe défendit d'abord en homme du monde, mais il ne tarda pas à ſe deffendre d'un ton plus ſerieux : mon Pere s'apperçut que le ſéjour de Mondelis devenoit aimable à mon frere, il en reſſentit un plaiſir d'autant plus ſenſible, que ce lui étoit une preuve que l'abſence & Mademoiſelle de Juſſy commençoient à faire leur effet.

Un jour que je me promenois avec lui, il me dit, me trompai-je, ma fille ? Mademoiſelle de Juſſy ne fait-elle pas oublier à mon

fils Madame de Venneville? elle en eſt bien capable, lui repliquai-je, & je crois que vous pardonneriez de bon cœur à mon frere cette legereté. Repondez-moi ſérieuſement, reprit mon Pere, qu'en penſez-vous ? ils ſont tous deux aimables, lui dis-je, ils ſe voyent à tous momens ; on peut prévoir ſans être ſorcier ce qu'il arrivera : eh qu'arrivera-t-il, repliqua mon Pere ; que mon frere aimera Mademoiſelle de Juſſy, lui dis-je, il ne s'en doute pas encore : eh, tant mieux, ne l'en faiſons point appercevoir, laiſſons agir ſon cœur qui l'a déja

mené de la complaisance aux soins, & qui des soins le menera bien vîte à l'amour, & à l'amour tel que nous le voulons. Oüi, mon Pere, continuai-je, ils s'aimeront, je vous en donne ma parole. Vous me dites de bien jolies choses, repliqua mon Pere en riant, mais vous ne me dites pas de trop bonnes raisons. En voici d'excellentes, lui repondis-je, mon frere a pris l'habitude d'aimer, il est au desespoir de n'avoir rien dans le cœur depuis que la raison lui a fait voir l'indignité du procedé de Madame de Venneville; Mademoiselle de Jussy sans en faire trop, se presente de

bonne grace, elle voit mon frere libre, elle l'estime, elle n'a jamais rien aimé, mais elle a un cœur pour aimer, elle se trompera tout comme mon frere se trompe encore, elle l'ecoutera d'abord pour s'amuser, le raillera, badinera, & enfin l'aimera serieusement. Il faut avoüer, me dit lors mon Pere d'un ton railleur, que vous autres femmes vous avez le sentiment bien fin sur tout ce qui s'appelle tendresse, & je trouve que vous en sçavez beaucoup pour une femme de votre âge & aussi raisonnable que vous l'êtes. Oh! Monsieur,

je n'en sçaurois pas tant, lui repondis-je sur le même ton, si je l'étois moins, je n'aurois pas eû le loisir de tant reflechir.

Je vis mon frere s'échauffer peu à peu pour Mademoiselle de Jussy, & l'idée de Madame de Venneville s'affoiblir à mesure qu'il trouvoit cette fille aimable, il lui disoit toûjours des choses tendres & d'un air où le vrai se faisoit sentir, elle en badinoit sans cesse, quoique sa penetration pût bien lui faire appercevoir que mon frére ne badinoit point, aussi la maniere dont elle le plaisantoit n'avoit rien de

rebutant; enfin mon frere s'apperçût qu'il l'aimoit veritablement, la connoissance qu'il avoit de son merite le rendit content de son choix, mais il étoit infiniment allarmé de son indifference naturelle, il me confia sa tendre crainte, je fus charmée de cette passion qui me parut telle que je la souhaittois. Je lui dis que je travaillerois de mon mieux à son bonheur. Que vous aurez de peine, me repondit-il à lui persuader que je l'aime; effectivement, lui dis-je, ce devroit être votre ouvrage. Mais pourquoi, continuai-je, desesperez-vous

si fort de la convaincre ? Pourquoi, me repliqua-t-il, c'est que vainement je lui parle de ma tendresse, elle n'en croit pas un mot, une raillerie fine dont Madame de Venneville est toûjours l'objet termine tous nos entretiens. Tant mieux, lui dis-je, & vous aurez plus d'obligation que vous ne pensez à Madame de Venneville, elle met doucement le cœur de Mademoiselle de Jussy en mouvement, l'incredulité dont vous vous plaignez est déja chez elle un desir d'être aimée, & sçachez, mon frere, que toute femme qui n'est pas

coquette eſt bien prête d'aimer lorſqu'elle deſire de l'être.

Vous me ſçauriez peut-être mauvais gré, Madame, ſi je m'arrêtois trop long-temps ſur le progrès que l'amour fit dans le cœur de mon frere & dans celui de Mademoiſelle de Juſſy. Votre impatience veut que je vous ramene à votre principal objet, & je vais le faire, lorſque je vous aurai dit que mon frere perſuada enfin cette aimable fille, & que mon Pere plein d'eſtime & d'amitié pour elle, obtint ſa parole pour épouſer ſon fils à notre retour à

Paris qui étoit le temps où devoit finir son deüil.

Le Chevalier m'écrivoit toûjours avec la même regularité & la même tendresse, toutes ses lettres étoient pleines d'une impatience vive de me voir, ne fusse qu'un moment: il murmuroit contre ma rigueur qui lui deffendoit de faire aucune démarche, & je m'applaudissois du pouvoir que j'avois sur lui qui le rendoit si soumis à mes ordres. Enfin j'étois dans une securité sur son compte qui partoit du peu d'experience que j'avois du commerce du monde.

Depuis trois mois que nous étions à Mondelis, je m'étois liée de societé avec la Marquise de Menzou qui étoit une femme aimable & de beaucoup d'esprit; la Terre où elle demeuroit une bonne partie de l'année n'étoit qu'à deux lieuës de celle de mon Pere; nous nous visitions souvent. Un jour qu'elle étoit à Mondelis & que nous nous promenions seules, je nommai par hazard le Chevalier de Fanime, elle me dit qu'elle le connoissoit fort à l'occasion d'une de ses amies dont il avoit été très-amoureux. Je lui demandai avec

une émotion que je me fis effort pour cacher, si il y avoit long-temps ; il peut y avoir six mois qu'il ne la voit plus, me dit-elle, & ils se sont aimez plus d'un an ; mon émotion augmenta avec ma curiosité, je la priai d'un air assez simple de me conter cette avanture pour nous amuser ; je lui dis d'un ton plaisant qui me couta, que la campagne donnoit la permission de parler un peu de son prochain. Elle consentit à me conter cette intrigue du Chevalier à condition de ne pas me nommer son amie, & voici les

traits mortels dont elle me perça le cœur.

Il y aura deux ans au mois de May, que passant sur le rempart avec mon amie, l'essieu de mon carosse se rompit, nous étions très-embarassées, lorsque le Chevalier de Fanime que je connoissois pour l'avoir vû dans le monde, passa dans le moment il arrêta, & m'offrit son carosse d'une maniere trop polie pour le refuser. Cet accident me fit prendre le parti d'aller chez moi, le Chevalier me donna la main jusques dans mon appartement, en me quit-

tant, il me pria de trouver bon qu'il me rendît ses devoirs, je lui accordai avec d'autant plus de plaisir qu'il est aimable, mon amie le trouva tel, & comme elle est très-jolie, qu'elle est pleine de grace & de vivacité, le Chevalier la regarda avec le desir de la connoître plus particulierement. Enfin ils se virent & s'aimerent. Le mari de mon amie amoureux éperdument de sa femme, homme jaloux & violent prit bien-tôt ombrage du Chevalier. Il deffendit à sa femme de le recevoir, cette deffence irrita une passion

naissante. Mon amie plus fine que je ne la croyois me fit mistere de la jalousie de son mari, & par là se conserva la liberté de se trouver chez moi avec le Chevalier. Il est amusant, mon amie est vive & badine, ainsi je les recevois l'un & l'autre avec plaisir, je soupçonnois même assez legerement leur intelligence. Dans ce temps-là le Chevalier fit un voyage en Bretagne; il me demanda la permission de m'écrire, je la lui donnai bonnement, il demanda aussi à mon amie la même grace, elle la lui accorda, mais plus

mistérieusement que moi, & à condition, lui dit-elle, que Madame de Menzou voudra bien que vos lettres pour moi soient dans celles que vous lui écrirez, j'y consentis. Avez-vous fait, lui dis-je assez de cas de ces lettres pour les garder? Oüi, me repondit-elle, & je vous les ferai voir pour peu que vous en ayez curiosité, vous les trouverez jolies, je vous prens au mot, lui dis-je, je serai charmée de voir si le Chevalier de Fanime écrit aussi-bien qu'il parle, mais achevez votre histoire, je m'interesse déja pour votre amie.

Le voyage du Chevalier fut court, reprit la Marquise, il revint aussi amoureux qu'il étoit parti, & leur intelligence continua, je sçus qu'ils se voyoient furtivement dans la maison d'une femme qui avoit été autrefois à mon amie, je crus lors que je devois prier le Chevalier de ne plus me faire de visite, & je l'ai peu vu depuis ce temps-là. Le mari découvrit assez de manœuvres de sa femme pour entrer en fureur, il gronda, menaça, & n'avança rien. Les difficultez devinrent plus grandes, mais les precau-

tions furent mieux prises. Ils se virent, le jaloux quoique violent avoit une sorte de sagesse dont il faisoit parade dans le monde qui donnoit de la confiance à nos amans. Il y avoit plus d'un an que les choses étoient en cet état lorsque le Chevalier de Fanime fut attaqué la nuit par trois hommes, vous avez sans doute sçu le détail de cette affaire (puisque c'est au Comte de Disenteuil qu'il dut la vie par le secours qu'il en reçut) le Chevalier sortoit de chez cette femme dont je vous ai parlé où il avoit soupé avec mon amie,

je n'ai jamais douté que ce ne fût le mari que la jalousie & la vengeance avoient determiné à faire un mauvais tour au Chevalier. Le Chevalier même en a été persuadé, le caractere du mari, & quelques discours qui furent dits à Fanime en l'attaquant, tout cela, dis-je, l'instruisit suffisamment du parti qu'il devoit prendre de ne jamais voir mon amie. Lorsqu'il fut entierement hors de danger, le mari jaloux & furieux enmena sa femme brusquement dans sa Province, où il lui fait faire, je crois, une dure pe-

nitence d'avoir blessé la foi conjugale.

J'avois eu le loisir pendant le discours de Madame de Menzou de me remettre en apparence du trouble extrême où j'étois, je la remerciai de sa complaisance, je lui dis que je plaignois son amie, que la punition qu'elle souffroit de sa faute me faisoit oublier qu'elle étoit coupable. Je lui fis encore, & malgré moi, quelques questions sur son amie, & tachai vainement à lui faire nommer cette femme.

La Marquise voulut s'en retourner chez elle ce même

même jour, je m'y opposai foiblement, les lettres dont elle m'avoit parlé me causoient un desir ardent de la sçavoir en lieu de me les montrer. Je ne vous parlerai point, Madame, de la nuit affreuse que je passai, j'ai honte de m'en souvenir, de plus il faut vous conduire selon votre impatience dans le cabinet de la Marquise.

J'allai chez elle dès le lendemain; je me fis effort pour ne lui pas parler d'abord de notre conversation de la veille, mais après quelques discours generaux (qui furent courts, & que

je trouvai très-longs) je la sommai de sa parole de la maniere la plus aisée que je pus ; enfin je vis les funestes temoignages de la perfidie du Chevalier. Son écriture, les dates, le lieu, tout me fit voir une verité dont j'aurois voulu douter, la derniere étoit du même jour que celle qu'il m'avoit écrite à Gondez. Je la mis adroitement dans ma poche sans que la Marquise s'en apperçut. Lisez-là, Madame, la voici.

Vous me l'aviez bien prédit, Madame, que je me repentirois de la complaisance

que j'ai eu d'accompagner Monsieur & Madame la Duchesse de... aux Etats de Bretagne. Heureusement j'ai trouvé une raison plausible pour les quitter, & je pars, je laisse une compagnie très-noble, mais très-ennuyeuse. Quelle vie pour un homme de mon caractere que d'être obligé d'essuyer de longs complimens, de joüer gros jeu, de boire beaucoup de vin, toutes choses que je haïs, j'ai voulu m'éloigner des hommes qui sont toûjours ensemble pour m'approcher des femmes qui sont presque seules. J'en ai trouvé qui ont de la beauté, mais c'est tout. Quoiqu'el-

les ne soient pas toutes bretonnes, l'air y est si contagieux, que telle qui m'avoit paruë pleine de charmes à Paris en a perdu plus de la moitié en moins de rien. Je pars donc, Madame, avec l'impatience de vous revoir, & de me retrouver entre vous & notre aimable inegale; si elle pouvoit se guerir un peu de ce leger deffaut, qu'elle seroit parfaite! ne lui faites point voir la fin de ma lettre, elle lui donneroit peut-être un air serieux qui me deconcerteroit quand je l'aborderai. Adieu, Madame, je suis ma lettre de si près que je conte arriver aussi-tôt qu'elle.

Vous êtes ſans doute touchée, Madame, de ma ſituation, le Chevalier vous devient odieux, & vous deſirez de me voir triompher d'une foibleſſe qui me faiſoit refuſer un établiſſement brillant offert par un homme amoureux, aimable & fidele ; d'une foibleſſe qui me rendoit rebelle aux volontez d'un Pere reſpectable & reſpecté ; d'une foibleſſe enfin qui ne me laiſſoit d'autre deſir que celui de me donner à un homme dont je voulois reparer la fortune qui étoit médiocre en le rendant maître de la mienne qui

étoit considerable.

Cependant, & je l'avoüerai à ma honte, mon premier mouvement passé, je sentis mon ressentiment se rallentir, & des reflexions que je crus partir de ma raison, & qui n'étoient que les effets d'une passion qui avoit pris trop d'empire sur moi chercherent à diminuer le crime du Chevalier, que je ne qualifiois plus que de faute. N'ignoroit-il pas ma tendresse, disois-je à la fidelle Souville, la severité de ma conduite ne lui a-t-elle pas dû permettre de s'amuser? a-t-il dû, a-t-il pû resister

aux manieres prevenantes & seduisantes d'une personne aimable ? & cette pureté de sentimens délicats & soutenus qui fait la gloire des femmes dans les passions malheureuses se trouve-t-elle jamais dans les hommes ? non, elle n'y fut jamais, il ne faut pas l'exiger. Hélas ! mon aveuglement me faisoit oublier dans ce moment qu'il étoit un Disenteuil dans le monde. Enfin, ma chere Souville, continuai-je, il a donné des soins à cette femme, il est vrai, mais mon devoir qui me deffendoit de l'écouter, ne me deffend-il pas de lui

faire un crime de cette dissipation ? cependant s'il avoit continué d'aimer cette femme ? s'il en aimoit actuellement une autre... que je serois à plaindre ! quoi ! Souville le Chevalier ne m'auroit jamais aimé ? la vanité seule lui auroit fait entreprendre de me seduire, non je ne puis consentir à le mepriser assez pour le croire ; il y va pourtant du repos de ma vie de connoître son cœur, plus je l'aime, plus il peut me rendre malheureuse. Hélas ! que deviendrois-je s'il avoit dans le cœur le germe du libertinage que je crains d'y

trouver. Mais, ma chere Souville, continuai-je, tu gardes le ſilence, n'as-tu rien à me dire en faveur du Chevalier? parle, dis-moi ce que tu penſes. Eh! bien, Madame, me dit-elle, je vais vous parler naturellement, vous m'en donnez la liberté, & le tendre & reſpectueux attachement que j'ai pour vous me deffend de me taire.

Le Chevalier eſt preſque auſſi coupable que ſi vous lui aviez dit que vous l'aimiez. Il vous trompoit également, puiſqu'il avoit eu aſſez de hardieſſe pour vous dire qu'il vous adoroit.

Je crains bien, Madame, que son cœur trop entraîné par la volupté ne rende le vôtre la victime de votre tendresse. Ah! ma chere Souville, m'écriai-je, que tu m'afflige. N'importe, Madame, me dit-elle, ma tendresse pour vous (permettez ce terme au soin que j'ai pris de votre enfance & de votre éducation) veut que je vous montre le danger où vous êtes. Je tremble à vous le dire; mais je crois que le Chevalier a peu de probité avec les femmes, & qu'il ne croit pas l'honneur offensé pour chercher à persuader ce

qu'il ne sent pas, surtout lorsqu'il prevoit qu'une grande fortune peut devenir le prix de sa fausseté : enfin il s'en faut bien que je regarde sa conduite comme innocente à vôtre égard. Comment, Madame, vôtre foiblesse vous fait oublier le trait de sa lettre qui vous regarde uniquement, combien n'y êtes-vous point offensée, & vous refusez d'ouvrir les yeux sur le caractere du Chevalier, & vous voulez croire qu'il vous aimoit tendrement : non, Madame. Que t'ai-je fait, ma chere Souville, lui dis-je, accablée de douleur,

pour me poignarder si cruellement ? Ciel ! quel avenir tu me fais craindre. Je restai quelque temps sans parler ; enfin revenant un peu à moi, je dis à Souville sous quelque pretexte specieux, j'écrirai plus rarement au Chevalier, non, je ne lui parlerai jamais de ce que j'ai appris. Mais je veux le faire observer de si près qu'il ne puisse faire un pas que je n'en sois instruite. Si je n'ai rien à lui reprocher depuis qu'il sçait mes sentimens, je regarderai cette affaire comme un simple desir de se dissiper, enfin je l'oublirai s'il m'est

possible. Ce fut le frere de Souville, resté à Paris, qui fut chargé du soin de faire suivre par tout le Chevalier, de m'écrire tous les jours jusques à la moindre de ses demarches, de les approfondir, & de n'épargner ni soins ni argent pour découvrir la verité. Nulle de celles qui regardoit le Chevalier ne pouvoit m'être indifferente.

Me voila donc livrée aux soupçons, aux inquietudes, avant-coureurs de la jalousie, cette confiance qui me rendoit si heureuse vient de disparoître, mille mouvemens confus de crainte

& d'incertitnde lui succedent; l'estime que j'avois pour le Chevalier n'est plus ferme, je veux & je ne veux pas; peignez-vous, s'il est possible, une ame en cet état.

Il étoit difficile que les lettres que j'écrivois au Chevalier ne se sentissent pas de la situation où j'étois, aussi ne tarda-t-il gueres à se plaindre, & mon cœur qui vouloit le trouver innocent me trompoit au point de me faire croire que ses lettres étoient pleines de toute l'inquiétude, que l'amour le plus vif & le plus sincere peut causer.

j'eus encore la foiblesse de lui mander que rien ne pourroit m'arracher à lui, si les sentimens de son cœur & sa conduite repondoient à la mienne, ainsi que c'étoit à lui à se rassurer lui-même.

Durant plus d'un mois le frere de Souville me mandoit tous les jours que le Chevalier ne sortoit presque pas de chez lui, qu'il n'avoit pas de maison affectée où il allât plus souvent que dans une autre, qu'il passoit sa vie avec sa sœur, & que sa sœur voyoit peu de monde. Ce journal de la conduite d'un homme qui m'occupoit sans cesse

me flatta, & me fit croire qu'il n'auroit jamais été criminel à mon égard, s'il s'étoit crû aimé.

Je ne joüis pas long-tems de cette douce erreur, je reçus une lettre du frere de Souville qui m'arracha l'esperance que j'avois de trouver le Chevalier innocent. J'appris qu'il étoit attaché à la Marquise de Jaillac, qu'il la voyoit chez sa sœur la Comtesse de Venneville avec des precautions très-misterieuses. Voici comme ce garçon habile le decouvrit.

La vie uniforme & retirée du Chevalier qui ref-

sembloit si peu à celle qu'il avoit accoûtumé de mener lui fit soupçonner quelque intrigue secrette. Madame de Jaillac étoit d'une liaison intime avec Madame de Venneville, & passoit les journées entieres chez elle avec le Chevalier, cela lui parut suspect, il étend lors sa commission qui ne regardoit que Fanime sur la conduite particuliere de Madame de Jaillac qui ne voyoit aussi presque personne chez elle, pas même le Chevalier. Cette derniere circonstance ne detruit point le soupçon de mon homme, il va en avant

ſans pourtant juſques là me rien apprendre, craignant de m'inquieter peut-être mal à propos.

Il étoit lié d'une grande amitié, & je crois un peu amoureux d'une des femmes de Madame de Venneville ; il menagea avec tant d'adreſſe cette fille qu'elle lui dit que le Chevalier étoit amoureux & aimé de Madame de Jaillac depuis près de quatre mois. Il falloit en ſçavoir davantage pour m'inſtruire il continua de ſe taire, & gagnant peu à peu la confiance de cette perſonne, elle lui decouvrit que de-

puis deux mois le Chevalier ſortoit preſque toutes les nuits, & qu'il ne rentroit qu'au jour, qu'elle ne doutoit point que ce ne fût chez la Marquiſe de Jaillac où il alloit. C'en fut aſſez au frere de Souville, il ne vouloit qu'être en état de piſter le Chevalier. Il le fit dès la même nuit, & vit mon perfide entrer & reſſortir de la maiſon de la Marquiſe par une porte de derriere, il n'heſita plus à me faire ce cruel detail. Son zele alla je crois plus loin, il voulut me venger, il écrivit au Marquis de Jaillac le commerce du Chevalier

avec sa femme, & l'informa des circonstances les plus capables de l'animer? Monsieur de Jaillac est le plus emporté de tous les hommes, son humeur feroce est capable, quoiqu'il ait beaucoup d'esprit, de lui faire faire des sottises irreparables, il en fit donc, Madame, que je vous dirai dans un moment.

Ce que j'avois appris de Madame de Menzou, les reflexions sages que Souville me forçoit de faire à tous les instans contre un ingrat, tout devoit me preparer à ce terrible coup de foudre. Cependant ce coup

quoiqu'attendu n'en étonna pas moins ma raison, elle ne me fut d'aucun secours pour donner des bornes à ma douleur, elle fut si violente qu'elle m'ôta même la liberté de me plaindre. Plus j'avois fait pour le Chevalier, plus je le trouvois criminel; la necessité que je voyois de renoncer à lui me perçoit le cœur de mille traits. Je voyois ma bonne foi & ma tendresse payées de la plus noire ingratitude. Quel caractere! me disois-je à moi-même: eh! que devient celui que je lui avois trop liberalement accordé.

Je restai quelques jours sans prendre de resolution ferme avec moi-même, je tremblois seulement d'en envisager une. La sage Souville crut qu'elle ne devoit pas dans l'état où j'étois me rendre les lettres du Chevalier, elle craignoit qu'elles n'ajoutassent encore à ma douleur, & qu'elles ne rendissent ma volonté plus incertaine. Le silence de ce perfide m'affligea ; j'y fus sensible autant que si je n'avois à lui reprocher que ce manquement ; dans ces momens honteux de foiblesse, j'oubliois qu'il étoit indigne de mes bontez.

Vingt fois je pris la plume pour écrire à cet infidele, & vingt fois je la quittai, le desordre de mon ame ne me permettoit pas assez de liberté pour deliberer ce que je devois lui écrire, il falloit pourtant prendre un parti, j'en sentois bien la necessité, mais qu'il étoit difficile à prendre & plus encore à soutenir.

Je reçus dans ce temps-là une lettre du bon Calemane: la voici.

Je ne suis pas peu embarrassé, Madame, à vous écrire, je veux me plaindre d'une personne que vous esti-

mez assez pour l'honorer d'une tendre amitié; c'est, le croirez-vous ? c'est du Seigneur de ce Château dont je veux vous parler. Ce n'est plus cet homme d'esprit, aimable, égal dans la societé, qui meritoit d'être aimé de tous ceux qui étoient assez heureux pour le connoître. Tout Disenteuil a disparu, qui pensez-vous qui ait pris sa place? un rêveur sombre & distrait qui se promene dans le plus chaud du jour, ou quand il pleut, qui ne rentre que pour s'enterrer dans un cabinet où il ouvre des livres qu'il ne lit point, enfin qui m'évite & que je ne vois que comme

un

un moine voit ſon camarade au chœur ou au refectoire. Un changement ſi ſurprenant annonçoit quelque maladie, je me ſuis trompé dans ce jugement, Diſenteuil ſe porte encor aſſez bien, & continuë ce genre de vie biſarre. Raſſuré pour ſa ſanté corporelle, je crains davantage pour lui, ſon ame eſt ſurement malade, je cherche le genre du mal, & mes lumieres que je croyois aſſez étenduës ſur ce chapitre ſe trouvent courtes; enfin l'interêt que je prens en lui, quoiqu'il ne le merite gueres, m'oblige d'aller à la conſultation & c'eſt vous, Madame, que je prie de m'éclairer. Si vous

etiez à portée de voir le Comte, comme je le vois, la connoissance de son mal ne vous échapperoit pas, mais comme cent lieuës vous separent, il faut vous rapporter les simptômes les plus ordinaires dont il est affligé, si vous en trouvez la cause, soyez assez bonne pour m'apprendre ce que je dois faire pour guerir ou pour soulager un malheureux digne de quelque pitié. Quand je lui dis qu'il est riche, estimé, que tout le monde est content de lui, & que je lui demande pourquoi lui seul ne le paroît pas être, un soupir ou bien un ris forcé est toute sa réponse : je me fâche,

je lui dis que je ne le reconnois plus qu'à quelques traits de son visage, qui seuls ne l'avoient pas mis dans mon esprit au dessus des autres hommes, je l'assure que si je l'avois toûjours vû tel que je le vois, je ne me serois jamais attaché à lui; j'ajoûte que je veux le quitter; non pour me retirer à Vannes, que je serois trop près de lui, mais dans quelqu'autre lieu que j'ignore & qu'il ignorera quand je l'aurai choisi: lors il me dit, vous n'en ferez rien, mon cher Calemane, vous êtes trop mon ami: je reponds que je ne le suis plus, & que l'amitié ne tient point

contre le manque d'ouverture de cœur ſoutenu trop long-temps, ce dernier trait paroît le percer, il m'embraſſe, & me dit d'une voix qu'il arrache de ſes entrailles, vous ſçaurez tout, mon cher Calemane, & plûtôt que je ne voudrois, il me quitte ſans attendre que je lui replique, il court ſe cacher dans le fonds de ſon parc, où il paſſe ſa vie, & dont je ne crois pas qu'il ſçhache les routes, il en revient plus tranquile en apparence, il m'entretient de choſes indifferentes, je lui parle de Monſieur de Brionſel, quelquefois de vous, il me laiſſe parler & detour-

ne cette conversation pour me faire sentir le chagrin qu'il a de voir la paix de l'Europe trop affermie pour esperer que la guerre recommence de long-temps : je le raille sur son avidité pour la gloire, & il rougit ; il se jette ensuite dans son cabinet, dont il me fait encore la grace de me permettre l'entrée, je le suis, je le trouve qui déchire ce qu'il vient d'écrire ; le plaisir de la chasse ne le touche plus, & ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il trouve mauvais que je n'exerce pas son équipage, moi le plus ignorant veneur qui fut jamais & qui sçait à peine ce que c'est qu'une

brisée. Enfin il neglige ses affaires, lui qui toute sa vie dans une dépense voisine de la profusion, fut toûjours l'homme du monde le plus rangé, il me les renvoye ces affaires à moi qui ne fut jamais capable d'arrêter le miserable compte que Dupré, je crois pour rire, s'avise de me presenter de loin à loin. Vous voila, Madame, instruite, communiquez-moi vos decouvertes, en m'honorant de vos ordres.

Dans le temps que je reçus cette lettre j'étois si occupée de ma malheureuse passion que je crus lire l'hist-

toire naïve d'un infortuné, victime comme moi de l'ingratitude & de la perfidie. Ce ne fut qu'à une seconde lecture que je m'apperçus que Disenteuil étoit cet infortuné, & que Calemane s'étoit servi d'une maniere aussi fine que singuliere pour m'apprendre la vie triste que le Comte menoit à Gondez. La situation de mon ame me fit sentir combien Disenteuil étoit à plaindre, mais je sentis qu'il l'étoit moins que moi, il n'étoit point trahi ? Il est vangé ce Disenteuil, me disois-je à moi-même, le Chevalier est indigne de mes

bontez. Rougis, malheureuse, d'une honteuse preference, oublie un ingrat, que dis-je? un perfide, & ne t'embarrasse point du sort de Disenteuil, le mepris qu'il te doit, arrachera de son cœur une passion que tu n'as jamais meritée.

Pendant que toutes ces choses se passoient, mon frere étoit à Paris pour des affaires qui regardoient Mademoiselle de Jussy; cette tendre amie qui me croyoit contente du Chevalier, ne pouvoit comprendre les raisons de la tristesse mortelle où elle me voyoit plongée; cette aimable fille en étoit

touchée, elle cherchoit toûjours à me distraire par quelques amusemens, ou bien à me faire parler; enfin il y avoit huit jours que j'étois dans cette situation lorsque je vis entrer dans ma chambre le frere de Souville, je ne doutai point en le voyant que ce ne fût un nouveau coup de poignard qu'il venoit me donner. Que viens-tu faire ici? lui dis-je toute émuë, ah! tu vas m'annoncer quelque nouvelle perfidie, parle?... Non, Madame, me dit-il, mais je viens vous apprendre que vous êtes vangée. Vengée, m'écriai-

je, quoi ! le Chevalier ſeroit-il aſſaſſiné ? il ne l'a pas été, Madame, me repliqua-t-il, ſon adreſſe & ſa valeur ont ſçu le faire échapper au mauvais deſſein de Monſieur de Jaillac, comme vous l'allez apprendre.

Il y a trois jours que le Chevalier de Fanime à une heure après minuit entra chez Madame de Jaillac par une porte qui eſt au bout de ſon jardin. A peine a-t-il été entré qu'il a vû trois hommes ſortir de deſſous un berceau, & venir à lui l'épée à la main ; Monſieur de Jaillac étoit un des

trois, le Chevalier s'eſt mis en deffence, il étoit muni de piſtolets, il a tiré ſur le Marquis qu'il a reconnu d'abord, mais il l'a manqué. Madame de Jaillac dont l'appartement eſt de rez-de chauſſée a entendu le coup, elle a eu l'imprudence de venir dans le jardin, & voyant le Chevalier ſe deffendre ſeul contre trois, elle n'a plus été maîtreſſe d'elle-même, le danger où elle a vûë ſon amant lui a fait jetter de grands cris, elle s'eſt mêlée dans le combat en femme éperduë, ſans même s'appercevoir que l'un de ces trois

hommes étoit ſon mari; le Chevalier a bleſſé l'un des deux, heureuſement la femme de chambre confidente qui avoit conſervé du ſang froid a ouvert la porte & le Chevalier a trouvé le moment de ſe ſauver. Le bruit que Madame de Jaillac avoit fait, le coup de piſtolet tiré, le cliquetis des épées, tout cela a arrêté le guet près de cette porte, il a pourſuivi le Chevalier qui fuïoit l'épée à la main, & l'a enfin attrapé; en vain le Chevalier a voulu perſuader au guet qu'il n'étoit ni un voleur ni un aſſaſſin, il n'a point voulu

le relâcher ; ſe voyant dans cette extremité, il a dit à l'Officier de le conduire chez le Preſident de... la croix du Chevalier jointe à cette propoſition a fait prendre à l'eſcouade le parti qu'il deſiroit, & ſur la parole du Preſident, le guet l'a laiſſé chez lui. Le Chevalier n'a donc pas été bleſſé, dis-je alors, il a donc été aſſez heureux pour ſe tirer d'une affaire auſſi perilleuſe. Pourquoi, continuai-je, n'a-t-il pas autant de droiture qu'il a de valeur! mais apprens-moi les ſuites de cette affaire ? Elle eſt publique dans ce moment, Madame,

me dit-il, tout Paris la sçait, & la conte. Monsieur de Jaillac pour ne la pas rendre équivoque, a sur le champ fait partir sa femme, pour aller, dit-on, dans un Couvent au fond de la Gascogne; les domestiques du Marquis, ceux du President, le guet, tout a parlé & a instruit le public d'une avanture trop plaisante pour lui, pour n'en pas faire la nouvelle de Paris.

Mademoiselle de Jussy reçut ce même jour une lettre de mon frere qui lui faisoit tout le detail de cette affaire, il lui mandoit

qu'il croïoit à propos qu'elle m'instruisit de cette avanture, mais cette tendre amie n'en eut pas la force. Elle fut trouver mon Pere à qui elle communiqua cette lettre; son premier mouvement fut d'être touché d'apprendre combien j'étois trompée. Ce sentiment fit bien-tôt place à un autre plus animé. Il sentit une joye vive de ce que le Chevalier venoit de se rendre indigne de moi, il ne doutoit pas que ma passion ne fût forte, mais en homme sensible à l'injure, il pensa qu'elle cederoit bien-tôt au mépris; il pria Made-

moiſelle de Juſſy de me faire voir cette lettre, elle refuſa long-temps cette commiſſion déſagreable, mais mon Pere exigea d'elle avec tant de vivacité cette complaiſance, qu'elle ne put s'en deffendre.

Elle entra dans ma chambre tenant cette lettre. Je tremble, ma chere Comteſſe, me dit-elle, à vous apprendre une triſte nouvelle dont Monſieur de Brionſel juge pourtant que vous devez être inſtruite. Il la ſçait, il y eſt ſenſible, & ſent trop à quel point vous le ſerez pour vouloir en être le témoin,

il croit que votre douleur ſera moins contrainte avec moi, c'eſt ce qui l'oblige à exiger de ma complaiſance de ne point vous taire ce que je voudrois que vous puiſſiez ignorer toute votre vie. Eſt-ce-là une lettre de mon frere, lui dis-je froidement ; oüi, me repliqua-t-elle, en m'embraſſant preſque les larmes aux yeux, liſez-la, continua-t-elle, car je ſouffrirois trop à vous dire ce qu'elle contient. Je le ſçai, lui dis-je, je ſuis informée de tout, & mon Pere ſera content de la conduite que je tiendrai. Il y avoit en-

viron une heure que Mademoiſelle de Juſſy étoit dans ma chambre, lorſque mon Pere entra. La bonté avec laquelle vous reſſentez, lui dis-je, le chagrin où me jette une erreur honteuſe pour moi adoucit bien la douleur que j'avouë reſſentir du procedé d'un homme qui ne meritoit ni ma tendreſſe, ni votre condeſcendance : mais, Monſieur, continuai-je, je vous rends votre parole, & vous donne la mienne que je ne ferai rien qui ſoit indigne ni de vous ni de moi. Ah! ma fille, me dit-il, en me ſer-

rant dans ses bras, que je serois à plaindre dans ce moment, si vous étiez unie à un homme si peu digne de vous posseder, je ne fus pas la maitresse de retenir mes larmes à ce discours. Mon Pere en me voyant si penetrée de douleur, sortit sans me parler, & dit à Mademoiselle de Jussy, je vous laisse avec ma fille, faites-la souvenir qu'elle doit se servir de sa raison pour étouffer des mouvemens indignes d'elle.

Ce jour étoit marqué pour ne me pas laisser un moment de relâche. Souville vint me dire en trem-

blant que le Chevalier étoit caché dans un coin du parc & qu'il demandoit à me voir. Tout ce que je venois d'apprendre m'avoit causé cent mouvemens differens, mais ce dernier assaut me fit trembler, je ne pouvois comprendre que le Chevalier, criminel autant qu'il l'étoit, eût le front de se montrer à moi, je voyois que mon repos, ma gloire, ma tendresse même m'ordonnoit de renoncer pour jamais à cet infidele, cependant je sentois que ma passion combattoit encore avec avantage ma raison, que le temps seul

pouvoit affermir cette raiſon chancelante. Je voulus ſuivre du moins ſon premier conſeil qui étoit de ne point voir le Chevalier. Non, dis-je à Souville, je ne le verrai point, qu'il parte, je n'ai rien à entendre : eh! que veut-il me dire? il croit ſans doute que je ne ſuis pas inſtruite, il veut ſurprendre ma credulité, il ſe flatte que le pouvoir qu'il a ſur moi lui fera trouver grace d'une faute qu'il croit pouvoir colorer, ma tendreſſe & ſon eſprit artificieux le raſſurent & lui donnent la hardieſſe de ſe preſenter devant moi:

il faut le priver de toutes les ressources qu'il croit avoir : va ma chere Souville, dis-lui que je ne veux pas le voir, apprens-lui que je suis instruite de tout, & persuade lui, s'il est possible, que c'est sans effort que je le sacrifie au mépris que sa conduite m'inspire. Enfin, Souville, fais-le partir, sauve moi du danger où me jetteroit un artificieux repentir, va, & n'attens pas que ma foiblesse triomphe de ce qu'il m'en coute dans ce moment pour ne pas l'écouter. Souville usa si bien du pouvoir que je lui donnai, que le Che-

valier après mille prieres inutiles reprit le chemin de Paris.

Deux jours après, me promenant seule dans le parc je vis un laquais qui tenoit dans ses mains les lettres qu'il venoit de chercher à la poste, je lui demandai s'il n'y en avoit point pour Souville, il me dit qu'il y en avoit une, je la pris avec vivacité, & reconnus d'abord le chiffre ordinaire du Chevalier. Mon premier mouvement fut de l'ouvrir, mais m'arrêtant tout d'un coup, quoi ! me dis-je, je veux lire ce que m'écrit ce perfide ? ai-je

donc ſi peu de ſoin de ma gloire, & veux-je lui donner des armes contre moi? non, ne la liſons point; cependant, continuai-je, s'il ſe juſtifioit d'une maniere aſſez convaincante pour le trouver innocent? que dis-je, malheureuſe, innocent! peut-il l'être? & veux-je être aſſez ennemie de mon repos pour l'aider à me perſuader qu'il l'eſt? quel outrage attendrai-je donc de lui pour l'arracher de mon cœur! enfin, je voulois, & ne voulois pas ouvrir cette lettre, lorſque je vis mon Pere venir à moi, ſa preſence me donna des forces,

forces, voila, lui dis-je, une lettre du Chevalier de Fanime, debarrassez-m'en, Monsieur, je ne veux pas sçavoir ce qu'elle contient, lisez-là, faites pour moi la reponse que vous jugerez à propos. Mon Pere fut si charmé de ma confiance & de ma fermeté, qu'il me dit en m'embrassant tendrement, je n'ai rien à vous dire, ma fille, vous vous conduisez avec trop de sagesse pour vous en ôter le merite par le plus leger conseil. Je vais dans ce moment, continua-t-il, renvoyer la lettre au Chevalier, & même sans l'ouvrir,

celle que j'y joindrai lui fera connoître que je ſuis content de vous, & qu'il ne doit rien eſperer.

Je ne vous parlerai point, Madame, des reflexions ni des combats qui ſe paſſoient chez moi, peignez-vous tous les mouvemens qui peuvent agiter une ame dans la ſituation où la mienne ſe trouvoit, voyez-moi accablée de douleur, & toûjours occupée du ſoin de la cacher. Honteuſe de l'état où j'étois, je voulus y porter le remede qui pouvoit m'y arracher. Je m'impoſai la loi de ne jamais prononcer le nom du Che-

valier, je défendis à Souville de me parler de lui, quoiqu'elle n'eût que du mal à m'en dire. Je lui ordonnai de m'interrompre ou de me quitter si je voulois m'en entretenir. Je connus aussi le danger de la solitude, & je pris le parti de n'être jamais seule. Ah! Madame, quelles entreprises!

Mon frere arriva peu de jours après sa lettre, son amitié, & la bonté de son cœur lui firent partager le chagrin où il me trouva, il me demanda si je lui pardonnois le mal qu'il m'avoit fait, mais qu'il l'avoit

crû néceſſaire. Je doute ; lui dis-je, que vous puiſſiez m'en faire par un principe dont je puiſſe me plaindre. Alors je lui contai tout ce que je ſçavois du Chevalier, & la maniere dont je l'avois appris. Je le priai enſuite de ne plus me parler de lui, d'oublier à quel point il étoit mépriſable, & ſur tout d'oublier que j'avois fait un choix ſi indigne de moi.

Il y avoit plus d'un mois que je ſoutenois la conduite que je m'étois propoſée non ſans effort ; mais enfin je la ſoutendis, lorſque mon Pere me dit un jour, : les

affaires de Mademoiselle de Juſſy, les miennes, le mariage de mon fils, tout exige, ma fille, que nous quittions Mondelis, je vais donc partir pour Paris, & je vous y remene avec confiance, je la dois à la conduite que je vous vois tenir. Que je ſuis ſenſible, repliquai-je, aux témoignages de bonté & d'eſtime que vous me donnez, cependant, Monſieur, j'oſe vous aſſurer que je merite l'une & l'autre, & que je ne dementirai jamais l'idée que vous avez de moi. Vous pouvez me voir prendre le chemin de Paris ſans

nulle inquiétude ; je ne ferai point de faux pas, votre vertu & votre fermeté que j'ai toujours admirées & que je veux imiter doivent vous en assurer.

Enfin je quittai Mondelis après six mois de sejour, je revins à Paris avec une melancolie dont je n'osois pas même examiner le principe, le desir ardent que j'avois de me surmonter me fit chercher à me distraire. La fin de mon deuil m'en donnoit la licence, & le mariage de mon frere qui se preparoit m'occupoit souvent. A peine le Chevalier me sçut-il de retour,

qu'il mit tout en uſage pour me parler. Pour lui en ôter l'occaſion, je ne ſortois point ſans mon Pere qui avoit pour moi la complaiſance de venir aux ſpectacles & aux promenades comme un jeune homme. En arrivant de Mondelis il avoit ordonné à ſon Suiſſe de lui remettre à lui-même toutes les lettres qu'il recevroit pour moi de quelques parts qu'elles vinſſent.

Il y avoit ſix ſemaines que j'étois de retour, lorſque le Chevalier fatigué de chercher vainement l'occaſion de me parler, & deſſesperant de la trouver, prit

enfin le parti d'hazarder de m'écrire. Mon Pere entra dans mon appartement & me dit : voila une lettre que je crois être du Chevalier de Fanime, ne voulez-vous pas, ma fille, en faire le même usage que de celle que vous avez reçuë à Mondelis ? je restai interdite & un moment sans répondre, mais honteuse de ma surprise, il faut, Monsieur, lui dis-je, la lui renvoyer sans l'ouvrir. Souville qui étoit alors dans ma chambre me dit, Madame, me pardonnerez-vous ce que j'ai osé prendre sur moi à Mondelis ?

j'ai six lettres du Chevalier que j'ai reçuës pour vous & que je ne vous ai point renduës, je vais vous les remettre. Il faut les joindre à celle-ci, reprit mon Pere, le paquet fut fait dans le moment, je mis le dessus de ma main ; & le frere de Souville le lui porta, il n'oublia rien de ce qui pouvoit engager ce garçon à lui menager le moyen de me parler, mais ce fut inutilement.

Mon Pere vit avec un plaisir extrême arriver le jour où Mademoiselle de Jussy donna la main à mon frere ; les voila unis & mon

Pere content. Le jour du mariage, il me dit, ce qui manque encore à ma felicité dépend de vous...vous m'entendez, ma fille. Je vais vous parler, lui dis-je avec la naïveté que votre bonté exige; j'en rougis en le disant, mais enfin je l'avouë à ma honte, j'ai eu de la tendresse pour le Chevalier de Fanime, je me dis tous les jours à moi-même combien je dois le mepriser, je crois ne plus l'aimer : cependant, Monsieur, c'est le temps seul qui peut m'en assurer assez pour me donner la hardiesse de disposer de ma

main. Le Comte de Difen-
teuil en eft digne, & mon
eftime pour lui me le fait
regarder comme le feul
qui le foit. Je fçai combien
vous defirez que je la lui
donne, & vous ne me ver-
rez jamais vous demander
votre aveu que pour lui ;
mais, Monfieur, je vous
demande au nom de toute
la tendreffe que j'ai pour
vous de me laiffer maîtref-
fe de mon fort, jufqu'à ce
que je ne puiffe plus dou-
ter que je le fuis de moi-
même. Eh ! ce n'eft pas
l'ouvrage d'un jour. Vous
êtes trop raifonnable, me
dit mon Pere, pour que

je ne vous accorde pas ce que vous me demandez, je ne vous parlerai plus de Disenteuil, mais je doute que votre reconnoissance pour lui, votre amitié pour moi, votre raison, & plus que tout son merite & sa conduite ne vous determinent à former une union que je desire parce que je vous aime.

J'avouë, Madame, que dans le moment que je parlois à mon Pere d'une maniere si satisfaisante pour lui, j'étois dans la ferme resolution de ne jamais me remarier : reste malheureux d'une flamme mal éteinte! mais je croyois devoir ca-

cher ce ſentiment à un Pere tendre que j'aimois avec paſſion & qui ne ſouhaitoit rien tant que de me voir unie à Diſenteuil.

Je ne puis me refuſer le plaiſir de m'arrêter ſur celui que je reſſens d'avoir Mademoiſelle de Juſſy pour ma belle ſœur, la voila donc la Comteſſe de Mondelis, voila les nœuds de notre amitié qui viennent de ſe ſerrer pour jamais, mon attachement pour elle ne pouvoit augmenter, mais mon frere vient de le rendre indiſſoluble. Voila auſſi ce frere qui m'eſt ſi cher au comble

de ses vœux, il est possesseur de la plus aimable & de la plus estimable femme qu'un honnête homme puisse desirer, il a pour elle une passion violente, & il en est aimé & le sera toûjours. La connoissance que je vous ai fait faire avec elle dans ce journal, & l'idée que vous avez sans doute conçuë de son caractere vous en assure. Mon Pere avoit exigé de mon frere de loger avec lui, ainsi nous étions tous rassemblez.

Un jour que j'étois seule on m'annonça le Marquis de Jaillac, ma surprise fut

extrême, à peine le connoissois-je, cependant je ne crus pas devoir refuser sa visite, & voici le compliment singulier qu'il me fit.

Votre merite & votre conduite vous ont acquis, Madame, une estime generale, ceux même qui ne vous connoissent pas personnellement prennent un interêt vif à ce qui vous regarde; la demarche hardie que je fais en est une preuve; des circonstances enclavées dans ce qu'il importe que vous sçachiez doivent me faire rougir, mais n'importe.... Ces pa-

roles obſcures pour un autre ne l'étoient pas aſſez pour moi, pour ne me pas cauſer du trouble, je remerciai Monſieur de Jaillac de ſa bonne volonté, & le priai de me dire ce qu'il croyoit que je devois ſçavoir.

Madame de Jaillac, contiua-t-il, vous eſt ſans doute connuë, Madame, par un endroit mépriſable pour elle, peut-être ſenſible pour vous, & ſurement honteux pour moi. Son avanture a fait trop de bruit pour que je cherche ni à m'abuſer, ni à la juſtifier. J'ai trouvé parmi ſes bijoux un por-

trait, il eſt ſi reſſemblant que je n'ai pas eu de peine à vous reconnoître. Il étoit enveloppé d'une lettre que je vous remets auſſi, Madame, & qui vous fera ſans doute connoître de qui Madame de Jaillac tenoit cette boëte. Je la reçois lors de Monſieur de Jaillac, & dans le temps que je regarde avec étonnement & le portrait & la lettre, le Marquis de Jaillac me fait une profonde reverence, & ſort avec tant de précipitation que je n'ai pas le tems de lui dire un ſeul mot. Je parcours avec avidité ce fatal écrit, dont voici les propres termes.

Si je n'étois sûr de votre tendresse, je me plaindrois de votre bisarrerie. Quel acharnement de vouloir que je vous remette un portrait qu'on ne m'a pas donné, mais que je garde de l'aveu de la personne peinte, & que je ne garde que dans des vûës éloignées que vous ne desapprouvez pas. Vous ne sçauriez douter de ma passion pour vous, j'ai crû qu'en vous parlant confidemment d'une affaire que je menage depuis long-temps, je vous donnois une preuve d'attachement à laquelle vous devez être d'autant plus sensible qu'elle marque une con-

fiance entiere de ma part. Après ce préambule vous croyez que je vous le refuse ; ce diable de portrait qui vous met martel en tête, non, le voila, bien certain que vous me le rendrez dans le temps où il devra être dans mes mains ; cette restitution ne vous coûtera gueres. Vous verrez sans peine que je songe à ma fortune, tandis qu'à tous les instans de ma vie, vous ne me verrez occupé que de vous. J'ai jusques à present badiné avec l'amour, vous seule m'avez forcé de lui donner serieusement de l'encens, je ne m'en repentirai jamais si vous m'êtes aussi fidelle je vous le serai.

L'infidelité du Chevalier ne m'avoit causé qu'une douleur accablante qui me laissoit encore sentir la vivacité de ma passion. Mais la perfidie de l'ingrat me causa de l'indignation ; l'idée de l'honnête homme que j'avois voulu toûjours conserver malgré l'irregularité d'une conduite qui repondoit si peu à la mienne s'évanoüit. Toutes les reflexions qu'une personne interressée pouvoit faire sur une pareille lettre se presenterent en foule. Je rougis de ma fatale prevention, & me fis une violence extrême pour cacher

à tout le monde par un dehors assez tranquille le trouble de mon ame.

Quinze jours après la visite de Monsieur de Jaillac, je fus attaqué d'une grosse fievre accompagnée d'accidens fâcheux qui firent craindre pour moi. Je ne sçai si je dois attribuer cette maladie, ou à une disposition naturelle, ou à la contrainte que je me faisois pour paroître tranquille : contrainte qui me coûtoit beaucoup. Mon Pere m'aimoit trop pour n'être pas infiniment touché ; sur tout lorsque dans des redoublemens journaliers je

qua-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, qui m'assura que je ne rêvois point. Quoi c'est vous, lui dis-je, il vous restoit donc encore cette preuve d'attachement à me donner; que je suis heureuse de pouvoir avant de mourir vous marquer quelle est ma reconnoissance; car mon estime ne s'est jamais dementie pour vous. Eh! comment auroit-elle pû varier avec les procédez que vous avez toûjours eû pour moi, le souvenir m'en sera cher jusques au dernier moment de ma vie. A peine eus-je assez de force pour achever

ver ces mots. Disenteuil étoit trop penetré de la douleur que lui causoit ma mort prochaine, dont il ne doutoit presque pas, pour me repondre ; il baisa la main que je lui avois tenduë, & qu'il tenoit serrée entre les siennes, lorsque mon Pere s'approchant, me dit, eh bien ! ma fille, voila le Comte de Disenteuil qui sur la nouvelle que je lui ai donné que nous craignions pour vous est venu avec une diligence extrême sçavoir l'état où vous êtes, il y est aussi sensible que nous, ma fille. C'est toûjours ce même homme

qui donneroit sa vie pour vous rendre la santé. Ce seroit l'acheter trop cher, repondis-je à mon Pere, Disenteuil enseveli dans une tristesse qui lui avoit ôté l'usage de la parole depuis que j'avois commencé à lui parler, s'écria, Ah! Madame, que je m'estimerois heureux de donner ma vie pour prolonger la vôtre, dussiez-vous regarder avec indifference ce sacrifice. Je regardai le Comte d'une maniere obligeante, en lui disant, ne soyez pas injuste quand vous êtes si genereux.

Je passai la nuit qui sui-

vit cette ſaignée aſſez tranquillement, le redoublement qui venoit reglément ſur le midi ne parut point le lendemain ; vers le ſoir je vis la ſerenité revenir ſur le viſage de tout le monde. Nous avons, ma fille, me dit mon Pere, encore un courier à te preſenter, il n'a pu venir auſſi vîte que le Comte, il en eſt bien fâché, il arrive dans ce moment, & quoique fatigué, il ſouhaite de te voir. Ah ! mon Pere, dis-je alors, faites-le venir, c'eſt ſans doute ce pauvre Calemane. Comte, dis-je à Diſenteuil qui étoit avec mon

Pere, n'eſt-ce pas Calemane? Oüi, Madame, me repliqua-t-il, c'eſt lui-même & le voila qui entre. Approchez, mon cher ami, lui dis-je, que je vous ſçai bon gré de cette démarche, l'amitié que vous avez pour moi, & l'attachement que vous avez pour le Comte vous font encore revoir Paris; & j'eſpere que ma ſanté revenant, nous vous le ferons trouver aimable. Parlez moins, Madame, me dit Calemane, je lis dans vos yeux tout ce que vous voulez me dire, & je vois de plus dans ces yeux un vif qui n'eſt point fievreux, & qui m'an-

nonce votre guerison. Effectivement mon mal diminua tous les jours; la fievre cessa; ma jeunesse & un bon temperament me rendirent très-promptement mes forces.

Quand je fus en état de prendre le grand air, mon Pere me mena un matin aux Thuilleries, mon frere, ma belle sœur, le Comte, & Calemane m'accompagnerent. Nous prîmes notre promenade par la terrasse du côté de l'eau, & nous trouvâmes en face le Chevalier de Fanime qui n'osant retourner sur ses pas, car il étoit trop loin de l'es-

calier, passa près de nous en faisant une grande reverence sans nous regarder. Je remarquai quelque alteration dans les yeux de de mon Pere. Le croirez-vous, Madame, cette rencontre imprevuë ne me causa qu'une émotion si legere qu'elle ne fut point apperçuë. L'avanture du portrait me rendoit le Chevalier trop méprisable, je le vis sans le craindre, c'est le premier moment où depuis plus de huit mois je fus contente de moi. J'en donnai une preuve à mon Pere en lui disant assez bas pour qu'il n'y eût que lui

qui pût m'entendre, ne craignez rien ; Monſieur, la fievre ne me reprendra pas. L'air libre dont j'accompagnai ces mots où je me raillois moi-même, repandit la joye ſur ſon viſage, celui de Diſenteuil me parut un inſtant étonné, & Calemane nous paſſoit tous en revuë avec des yeux perçans qui ne me firent nulle peine.

Nous étions au commencement de l'été, je vis que mon Pere ſouhaitoit ſans le dire d'aller à Mondelis, j'en avois autant d'envie que lui ; Paris m'embarraſſoit il falloit que je

fusse toûjours chez moi, ou exposée à trouver le Chevalier de Fanime par tout, sa vûë ne me troubloit plus d'une maniere à me faire sentir une foiblesse dont je voulois perdre le souvenir, mais quand je le voyois, je n'étois pas absolument la maîtresse d'un petit mouvement d'indignation désagréable pour moi, quoique infructueux pour lui, & je voulois éviter les occasions de le faire naître. Ainsi je proposai gayement le voyage à mon Pere en presence du Comte de Disenteuil & de Calemane. Mon Pere fut charmé

de mon dessein, nous convînmes sur le champ avec ma belle sœur du jour de notre départ. Calemane, dit alors le Comte, nous partirons le même jour pour la Bretagne, car je ne crois pas que les affaires que tu as à Paris demandent un plus long sejour. Vous, mon cher Comte, s'écria mon Pere, aller en Bretagne, je n'ai pas cru en acceptant la proposition de ma fille que nous dussions nous separer; ni moi, en verité, en la faisant, mon cher Comte, dis-je alors.... Calemane qui vit l'embarras où étoit Disenteuil pour répondre

à des diſcours obligeans d'une maniere convenable à l'air de diſcretion qu'il ſoûtenoit depuis ſi long-temps, dit, eh bien, voila qui eſt fait ; puiſqu'il le faut nous irons à Mondelis, car quoiqu'on ne parle point de moi, perſonne ici n'ignore que le Comte & moi ne faiſons qu'un. Je ſuis charmé, mon cher Calemane, lui repondit mon Pere que vous le preniez ſur ce ton-là, il m'aſſure que vous viendrez à Mondelis avec plaiſir : & moi, ajoûtai-je je me flatte qu'il ne s'y ennuira gueres, & ſurement il ne nous en-

nuira pas.

Nous voila donc tous à Mondelis, & Disenteuil charmé d'y être de mon aveu, l'air de liberté répandu dans toutes mes actions rendoit les siennes aisées, attentif à tout, il ne perdoit nulle occasion à me donner des soins dont il deguisoit le principe, & je ne pouvois comprendre qu'il fût autant maître de lui qu'il le paroissoit. Un amant qui sçait se taire à propos, ne perd rien lorsque l'objet de sa tendresse est penetré d'estime pour lui; quand il échappoit à Disenteuil de certains dis-

cours dont seule je pouvois trouver le sens, fine à ma maniere je lui laissois voir quelquefois qu'il étoit entendu, & sans songer que je pouvois aller plus loin, je croyois ne devoir lui refuser ce leger plaisir. La vie qu'il menoit à Mondelis étoit bien differente de celle dont Calemane m'avoit fait le recit par la lettre qu'il m'avoit écrite de Gondez.

Un jour que je me trouvai seule avec cet ami commun, il me marqua qu'il avoit un petit sujet de se plaindre de moi, je parus étonnée du reproche. Vous

n'avez pas daigné, Madame, continua-t-il, repondre à ce que j'ai eû l'honneur de vous écrire. Il s'agissoit pourtant d'une affaire assez importante. Vous êtes malin, Calemane, lui repliquai-je, vous avez voulu m'inquieter, il n'est pas pas possible que votre ami soit dans l'état où nous le voyons avec plaisir, s'il avoit été aussi malade que vous le faisiez. Bien loin de charger mon recit, me repondit Calemane, j'ai supprimé tout ce qui pouvoit vous trop allarmer, je ne voulois que mettre votre amitié un peu en mou-

vement, cependant je n'ai pas réussi. Vous avez trop d'esprit, pour moi, mon cher Calemane, lui dis-je en souriant : je n'en ai gueres, reprit-il, puisque je ne me fais pas entendre. Mais pourquoi me faire ce mauvais procès ? repliquai-je, s'agit-il aujourd'hui de parler d'une indisposition legere dont il ne reste aucune trace ? votre ami est guai, jamais je ne le vis si digne d'être cheri d'une societé ; n'est-ce point aussi, mon cher Calemane, la solitude à laquelle vous n'etiez point accoûtumé qui vous rendoit triste ? votre

philosophie n'est-elle point en défaut? & ne se peut-il pas bien que vous ayez crû trouver dans les autres les mouvemens dont vous étiez affecté? fort bien, repliqua Calemane, vous m'accusez d'une espece de folie pour éluder la difficulté, mais, Madame, trouvez bon que je vous la propose encore. Le mal de mon ami paroît soulagé, j'en conviens, le changement d'air peut lui avoir fait quelque bien, mais il ne doit pas être toûjours sous un ciel aussi heureux, nous retournerons à Gondez; là peut-être une rechute plus dan-

gereuse que la premiere attaque me fera craindre.....
Oh pour cela, Calemane, dis-je en l'interrompant, ne soyez point comme Cassandre, ne predisez point de malheur, cependant, me repondit-il, si je prophetise aussi juste que Cassandre... pour lors, je repondrai, repris-je, à votre lettre & à celle que vous m'écrirez pour m'instruire de ce nouvel accident, je vous dirai mon sentiment avec naïveté, & si je puis trouver quelque remede qui ne soit pas désagréable au malade, je vous l'indiquerai. Souvenez-vous en,

Madame, me dit Calemane, ſouvenez-vous en, dans ce moment Diſenteuil entra, & mit fin par ſa preſence à une converſation qui ne m'avoit point ennuyé.

Calemane étoit accoutumé depuis long-temps à ſe lever matin, il preferoit l'étude au plaiſir de la chaſſe, il étoit alors occupé de l'hiſtoire; nous exigions de lui preſque toutes les aprèsdinées qu'il nous rendît compte de ſa lecture du matin, il le faiſoit avec une netteté & une preciſion charmante, il ne ſe contentoit pas de rappor-

ter les faits importans & les grands évenemens, il entroit dans le cabinet des Princes, il étoit present à toutes leurs deliberations, il penetroit les raisons secrettes qui souvent petites & très-frivoles en elles-mêmes avoient fait entreprendre de grandes choses, sa maniere vive de les rendre seduisoit au point qu'on pensoit dans le moment qu'il avoit été le témoin de ce qui s'étoit passé il y avoit plusieurs siecles, & ces conjectures raisonnées sur les endroits les plus obscurs & les plus difficiles nous faisoient croire que

nous appercevions la verité. C'est ainsi que Calemane nous associoit à son étude, il se chargeoit charitablement de tout le travail, & en partageoit liberalement avec ses amis les agréables & utiles fruits.

Voila, Madame, comme nous nous entretenions, la parure des femmes, les lieux communs de galanterie, les reflexions malignes sur les actions d'autrui n'étoient jamais le sujet de nos conversations, ne croyez pourtant pas que j'aye la vanité de vouloir en partager le merite en égales portions, je suis de bonne

soi; Disenteuil étoit d'un esprit superieur, il n'étoit moins éclairé que Calemane que parce que la guerre l'avoit toûjours occupé, ces deux amis nous donnoient le ton. Mon frere a l'esprit juste naturellement, ma belle sœur est vive sans étourderie, pour moi, née serieuse, j'écoutois beaucoup & parlois peu, & lorsque nous nous écartions, nos hommes nous ramenoient avec douceur sans que notre amour propre en souffrît. Pour mon Pere, il alloit presque tous les jours à la chasse, mais quand il se trouvoit

à nos disputes où il ne gâtoit rien, il étoit charmé quand nous étions battuës ma belle sœur & moi, il avoit souvent ce plaisir.

Il y avoit environ trois mois que nous étions dans cet aimable séjour quand Souville m'apprit que dans un village à une lieuë au dessus de Mondelis il étoit arrivé une douzaine de personnes dans un bâteau chargé de plusieurs grandes caisses & de quantité de pieces de charpante, que Calemane avoit été plusieurs fois sur le bord de la riviere depuis quelques jours où l'on l'avoit vû en con-

ference particuliere avec ces étrangers que personne ne connoissoit. Je ne perçai point d'abord ce mistere, mais après avoir rêvé, je pensai que le jour de ma fête approchoit, & que Disenteuil étoit homme à me faire quelque galanterie. Je dis à Souville de taire ce qu'elle m'avoit dit; ce soin du Comte, ne me déplut pas, & j'attendis tranquillement ce qu'il produiroit.

Enfin la veille de cette fête, je m'apperçus que Calemane avoit à sa canne un cordon d'argent trait, mêlé d'un peu de bleu & que

ſon épée avoit un nœud dans le même goût; je ne devinai ni ne demandai la raiſon de cette petite parure recherchée. Sur les cinq heures Calemane nous dit qu'il faiſoit le plus beau tems du monde & que nous ferions bien de faire un tour ſur la terraſſe dont la riviere mouilloit les murs. Je me confirmai dans mon ſoupçon; comme la terraſſe étoit à l'extremité d'un jardin très-ſpacieux, on avoit eû le tems ſans que nul domeſtique s'en fût apperçu d'y dreſſer une grande tente ſuperbement ornée par le dehors & dou-

blée d'une étoffe argent & bleu ; tout le monde fut étonné de cet appareil, je fis semblant de l'être ; Madame de Mondelis s'écria, ah ! que nous sommes heureux, il y a ici quelque fée qui nous aime, que de plaisirs & de richesses elle va nous prodiguer ! huit jeunes garçons habillez galamment en esclaves chargez de corbeilles entrerent dans la tente, & la joncherent de fleurs, ils avoient tous des chaînes & des colliers d'argent, leur vêtement étoit vert, un amour vêtu d'incarnat, marchoit à leur tête, son carquois & ses
flêches

fleches étoient d'or, il tenoit aussi une corbeille, mais plus ornée que les autres, il la presenta à Calemane qui vint me l'offrir; je la reçus d'un air riant, & ayant vû un papier qui couvroit les fleurs, je ne doutai pas qu'il ne fût misterieux, je le pris, j'y trouvai des vers que je lus tout haut & que voici.

L'amour se dérobant aux
charmes du sommeil,
Et plus diligent que l'aurore
Arriva si matin dans les jardins de Flore,
Qu'il la surprit à son revail.
La jeune Déesse en allarmes

De voir l'enfant malin que
redoutent les Dieux,
Baisse modestement les yeux,
Et cache avec ses mains la
moitié de ses charmes
A cét immortel curieux.
Qui vous amene dans ces
lieux ?
Lui dit-elle, en tremblant : ne
craignez point mes armes,
Repond l'Amour, avec un
doux souris,
Rassurez-vous, reprenez vos
esprits,
Je ne veux point troubler le
bonheur de Zephire,
Et si je viens dans votre Em-
pire,
C'est pour vous demander
quelques fleurs pour Iris ;

On celebre aujourd'hui sa fête,
Et d'une guirlande de fleurs
Peinte des plus vives couleurs,
C'est à vous, belle Flore, à couronner sa tête.
Si vous repondez promptement,
Déesse, à mon empressement,
Qu'à vos vœux je serai propice!
J'en jure par Venus, en ce jour votre Amant
M'acquittera d'un tel service
Par plus d'un tendre sentiment.
La Déesse rougit; une douce esperance
Lui rend le teint plus éclatant.
Amour, je vais repondre à

votre impatience,
Et vous allez être content.
Elle dit, & vole à l'instant,
Cueille des fleurs qui ne font que d'éclore,
Que d'un de ses regards elle embellit encore;
L'Amour les reçoit de ses mains,
Et ce vainqueur des Dieux & des humains,
Me charge, Iris, de vous les rendre.
Pour remplir un pareil emploi
L'Amour a cru qu'il devoit prendre
De ces esclaves le plus tendre,
Pouvoit-il mieux choisir que moi?

Nous louâmes tous Calemane qui soûtint gravement son personnage. Disenpeuil seul ne parut pas si content des vers ; nous lui en demandâmes la raison, il ne voulut point entrer dans nul detail de critique ; il se contenta de dire que le Poëte n'exprimoit que foiblement les sentimens vifs dont sans doute il étoit penetré. Eh bien ! Monsieur, lui dit Calemane d'un ton serieux, faites mieux si vous le pouvez, j'y consens. La petite altercation entre ces deux amis nous parut plaisante & délicate. Dans le tems

de cette petite diſcuſſion ; les eſclaves ouvrirent la partie de la tente qui étoit du côté de la riviere, l'appui de la terraſſe étoit couvert de la même étoffe argent & bleu avec des carreaux. Nous y fûmes tous & nous vîmes fort loin de nous un Château flotant qui nous parut éclatant par l'or & l'argent dont il brilloit. Eh bien ! dit Madame de Mondelis, ne voila-t-il pas la Fée qui vient nous voir; Calemane qui eſt en commerce avec cette demie-Divinité devroit bien nous inſtruire du ceremonial qu'il faut obſerver pour la

recevoir. Il ne faut que regarder attentivement, répondit Calemane, & la Fée sera contente, j'en réponds.

Cependant le Château flottant avançoit, mais si lentement qu'il nous causoit de l'impatience. Calemane qui avoit pourvû à tout, nous fit presenter une lunette de longue vûë; par le secours de cet instrument, que nous nous arrachions l'un à l'autre; nous découvrîmes que ce Château étoit dans le milieu d'une espece de galere à plusieurs rames argentées, l'édifice étoit peint en bleu,

les ornemens en étoient dorez, le comble étoit terminé par une figure de l'amour tournée de notre côté, à mesure qu'il approchoit nous vîmes que les rameurs en camisole de satin blanc avec des écharpes bleuës ne se donnoient nul mouvement, qu'un seul marinier aux mêmes livrées faisoit agir le gouvernail pour ne pas perdre le fil de l'eau, & que toute la galere ne faisoit son chemin qu'à la faveur du courant de la riviere. Le temps avoit été si bien compassé que le Château ne fut vis-à-vis de nous qu'une demie heure

avant la nuit, les mariniers jetterent lors deux ancres qui nous parurent d'argent, & nous vîmes distinctement des amblêmes, des devises & des chiffres dont un amour misterieux nous parut être l'auteur. Enfin la nuit arriva, le Château fut dans un moment tout en feu, l'artifice étoit si bien servi que rien ne languit; la pureté de l'eau de la Loire multiplioit les fusées & les serpentaux, & ce qu'il y eut d'admirable, c'est que ce feu qui dura plus d'une grosse demie heure finit tout à coup, & nous passâmes si subite-

ment d'une clarté brillante à une grande obſcurité que nous pouvions croire que la galere avoit coulé bas dans un inſtant.

Mais cette obſcurité ceda bien-tôt à une lumiere éclatante produite par une quantité prodigieuſe de bougies qui éclairerent la tente, & par des pots à feu qui illuminerent la terraſſe & le grand parterre par où nous devions retourner au Château. Les eſclaves nous preſenterent des fruits, des confitures ſeches, des glaces & des liqueurs dans des vaſes de porcelaine & de criſtal. Mon Pere étoit

charmé de me voir de la guayeté, il la croyoit l'effet d'une ſenſibilité naiſſante, elle ne venoit pourtant que de la liberté dont mon cœur jouiſſoit. Dans cette ſituation loin de ſe refuſer aux plaiſirs innocens on s'y livre de bonne grace. Ce n'eſt pas que je ne me ſentiſſe obligée à Diſenteuil; l'admiration que me donnoit ſa tendreſſe miſterieuſe flattoit ma vanité; ce mouvement ſi naturel aux femmes & qu'une paſſion malheureuſe avoit éteint dans mon ame y renaiſſoit, je ne le ombattois point, il m'aſſuoit d'une tranquillité que

je cherissois comme le souverain bien.

Enfin la fête fut complette & ne finit qu'assez avant dans la nuit. Calemane fut accablé de complimens, je lui marquai que j'étois trop sensible à ce qu'il venoit de faire pour l'en remercier. Madame de Mondelis lui dit, qu'il ne s'avisât plus de se plaindre, ni de son âge, ni de sa fortune, qu'il nous en avoit imposé, & qu'enfin il venoit de nous donner une preuve que sa bource n'étoit point épuisée, ni son goût usé. A l'égard de la bource, repondit Cale-

mane, c'eſt l'affaire de la fée, mais pour le goût, j'avouë à ma honte que je me ſuis défié du mien, que j'ai conſulté celui de gens qui l'ont plus delicat que je ne l'eus jamais, ils m'ont prêté volontiers leurs lumieres, je leur laiſſe la gloire du detail & ne garde que celle du premier deſſein. Voila, dit Madame de Mondelis, un dernier article difficile à vous accorder: & pourquoi? Madame, repliqua Calemane, demandez-en la raiſon à ma ſœur, lui repondit-elle, en me regardant. Je ne pus m'empêcher de rire & de

repondre que je ne voulois point qu'on me fit expliquer. Que je sçavois à quoi m'en tenir, mais que ce que je sçavois étoit tout pour moi, que je n'en ferois part à personne. C'est en tenant de semblables propos que nous regagnâmes le Château.

Nous fûmes encore après cette fête une quinzaine de jours à Mondelis, pendant ce temps-là, Disenteuil donnoit un peu plus de hardiesse à ses regards, je ne les évitois point, & prêtois une attention obligeante à toutes les expressions fines dont il se servoit pour m'as-

ſurer qu'il m'adoroit, où le mot de tendreſſe & de paſſion ne ſe trouvoit pourtant jamais.

Enfin nous revînmes à Paris, & voila encore le Chevalier de Fanime ſur la ſcene. Je ſuis bien fâchée d'être obligée à vous le montrer, je crois que vous êtes aſſez dans mes interêts pour que les ſiens vous ſoient du moins indifferens, mais il eſt neceſſaire de vous rapporter des faits eſſentiels à mon hiſtoire où le Chevalier de Fanime n'a pas joüé le rôle brillant.

Quelque tems après mon retour de Mondelis le bruit

ſe repandit à Paris que j'épouſois Diſenteuil, le Chevalier de Fanime perdit à cette nouvelle qu'il crut certaine l'eſpoir de me tromper encore; il ne douta plus que l'amour du Comte ſoûtenu de l'eſtime qui m'avoit toûjours parlé en ſa faveur n'eût enfin vaincu ma reſiſtance. Il trouva ma belle ſœur un matin au Palais, il lui parla en homme convaincu & deſeſperé de cette nouvelle, Madame de Mondelis eut la malice de ne le point diſſuader, elle ſe contenta de lui dire qu'elle lui conſeilloit de ne plus ſonger à moi, & de pren-

dre son parti. Oüi, Madame, lui dit-il, je le prendrai, & la quitta sans lui rien dire de plus. Lorsqu'elle fut rentrée, elle me rendit compte de cette conversation. Le respect que je croyois que le Chevalier de Fanime devoit avoir pour moi m'empêcha de percer le sens d'une reponse brusque & animée.

Le même jour mon Pere proposa d'aller à l'étoile, nous y fûmes ma belle sœur, moi & le Comte; mon Pere, Calemane & Mondelis nous suivirent; lorsque nous nous fûmes promenez assez long-temps nous dîmes à

nos cavaliers de nous permettre de nous asseoir & que nous leur permettions de nous laisser seules; il n'y avoit pas un quart-d'heure que nous nous reposions quand je vis le Chevalier de Fanime de l'autre côté de l'allée avec sa sœur & d'autres Dames. Il les quitta & vint droit à nous; nous nous levâmes le voyant approcher. Il me dit en m'abordant, me sera-t-il permis, Madame, de saisir cette occasion, il y a trop long-temps que je cherche ce moment, & que je suis occupé vainement du desir ardent de le

trouver pour le laisser échapper. Je ne puis, Madame, continua-t-il, me refuser la triste consolation de me plaindre de la rigueur avec laquelle vous me traitez depuis si longtemps. Non, Madame, je n'ai jamais été assez criminel pour meriter une aussi longue punition. Vous m'excuserez, Monsieur, lui dis-je, si je ne reponds pas à ce discours, un accident qui m'est resté d'une maladie, m'empêche d'en comprendre le sens; j'ai perdu entierement la memoire, je ne me souviens plus de tout ce qui est anterieur à

cette maladie. Le Chevalier outré de cette reponse me repliqua: vous n'avez pas sans doute oublié, Madame, que Disenteuil vous aime, & depuis long-tems. C'est la seule chose dont je me souvienne, lui repliquai-je, peut-être qu'il peut y avoir des personnes qui gagnent à la perte que j'ai faite, mais le Comte de Disenteuil y perdroit trop si j'avois oublié sa conduite & ses procedez : je dirai plus, j'y perdrois trop moi-même. C'est ce qui vous détermine, me dit-il, à recompenser une tendresse qui vous est devenuë

chere ..... Cette curiosité vous sied mal, Monsieur le Chevalier, lui dis-je, je ne confie plus mes secrets qu'à des gens dont le cœur droit m'est connu. Le Comte de Disenteuil merite seul ma confiance; je lui dis & lui dirai mes sentimens, je crois qu'il en est & qu'il en sera content, c'est aujourd'hui tout ce que je desire. Il est donc vrai, Madame, s'écria le Chevalier, que vous... Si vous voulez, lui dis je, en l'interrompant brusquement, vous éclaircir de quelque chose de plus, voilà mon Pere, il aura assez de

bonté pour vous repondre pour moi, vous pouvez l'aborder, il vient à nous avec Disenteuil & mon frere. Je le quittai sans attendre de reponse, & le laissai dans un mouvement de depit qui éclatoit dans ses yeux.

Il n'étoit pas à quatre pas de nous que Madame de Mondelis ceda à l'envie qu'elle avoit de rire. De quoi riez-vous? lui dis-je. De quoi je ris! me dit-elle, demandez-moi plûtôt comment je n'ai pas étouffé pour garder mon serieux; Quelle femme vous êtes, lorsque vous voulez n'être pas bonne. Nos Cavaliers nous joignirent dans

ce moment. Eſt-ce le Chevalier de Fanime, dit mon Pere, qui vous fait tant rire? Oüi, c'eſt lui, repondit ma belle ſœur, & c'eſt de lui que je ris, alors elle raconta la mauvaiſe plaiſanterie que je venois de lui faire. Mon Pere l'approuva fort, & Diſenteuil me regarda d'un air ſatisfait.

Quelques jours après nous ſortîmes un matin Madame de Mondelis & moi pour faire des emplettes, nous avions pris Calemane avec nous, il nous paroiſſoit plaiſant de conſulter un Philoſophe ſur le choix de nos parures. Nous rentrâ-

mes sur les onze heures, nous trouvâmes mon Pere & le Comte qui s'entretenoient dans l'embrasure d'une fenêtre, Disenteuil parloit fort bas, & mon Pere l'écoutoit avec une grande attention, lorsque j'entendis ce dernier qui dit d'un ton assez haut, il n'y a pas à balancer; il faut que vous partiez sur le champ pour la Bretagne: j'aurai l'oeil à tout, & dans une affaire aussi delicate, vous pouvez compter sur les attentions d'un homme qui vous regarde avec des yeux de Pere. Ce discours me frappa, je fus à eux que

que parlez-vous ; mon Pere, de depart & de Bretagne ? Qu'eſt-il arrivé au Comte ? Inſtruiſez-m'en, je vous prie ? doutez-vous l'un & l'autre de ma tendre amitié pour lui ? Vous êtes trop prudente, Madame, me dit Diſenteuil, pour que Monſieur de Brionſel & moi ayons rien de caché pour vous, & Madame de Mondelis ni Calemane, qui s'étoient avancez ne peuvent m'être ſuſpects. Voici donc ce qui vient de m'arriver.

J'ai été ce matin pour voir un homme qui loge vers la place de Vendôme,

son Portier m'a dit qu'il étoit sorti, mais qu'il rentreroit dans une heure ; pour l'attendre avec moins d'impatience, je suis entré aux Thuilleries par l'Orangerie, ayant laissé mon carosse à la porte de mon homme. J'ai pris ma promenade par la terrasse des Capucins, à peine en ai-je eu fait un tiers que j'ai vû le Chevalier de Famine venir à moi, il m'aborde en me disant qu'il n'avoit pas crû qu'en lui sauvant genereusement la vie, j'eusse voulu la rendre malheureuse en le perdant dans l'esprit de Madame de Gon-

dez. Je lui ai repondu que ces basses manœuvres ne convenoient pas à un homme comme moi, & que s'il ne se trouvoit coupable de rien à l'égard de Madame de Gondez, il pouvoit se flatter hardiment d'avoir encore toute l'estime dont elle m'avoit paru prevenuë pour lui; que le caractere ferme de cette Dame qui faisoit honneur à son sexe devoit le convaincre de ce que je lui disois. Cette froide plaisanterie, Monsieur, m'a repliqué le Chevalier, me fait sentir que mes soupçons ne sont que trop bien fondez.

Sans doute, a-t-il continué, vous avez chargé une avanture, qui ne paroît criminelle que parce qu'on en ignore ou qu'on en supprime les vraies circonstances. J'avouë, lui ai-je dit, en l'interrompant, qu'il est nouveau à Disenteuil d'être soupçonné d'imposture, & d'écouter de sang froid un discours dont les termes sont si peu menagez; sa moderation pourtant fut-elle connuë de tout le monde ne sçauroit lui faire de tort; il est connu, ce Disenteuil, mais s'il s'embarrasse peu de ce que vous pensez sur son compte, il s'embarrasse

beaucoup que Madame de Gondez soit le sujet d'une conversation aussi vive qui commet une reputation & une vertu que vous devez respecter ; croyez-moi, brisons-là, en un mot l'estime & la veneration que nous devons à une femme de cette qualité & de ce merite nous en doivent imposer. Votre morale, m'a-t-il repondu, est moins l'effet de votre prudence que de la certitude de votre bonheur prochain, & sans examiner si j'ai tort ou raison, je veux devenir un ingrat, & arracher si je puis la vie à qui je la dois. L'entre-

priſe n'eſt pas ſans riſque, lui ai-je dit froidement, mais croyez-moi, moderez cet excès d'emportement mal ſéant à un galant homme, calmez-vous, je vous laiſſe, & vous plains de ne pas faire un meilleur uſage de votre raiſon. Je l'ai quitté, j'ai fait encore quelques tours de promenade ſans prendre garde ſi le Chevalier me ſuivoit. Je ſuis reſſorti par la même porte de l'Orangerie, j'ai entendu marcher précipitamment ſur mes pas, je me ſuis retourné, j'ai vû le Chevalier qui a mis l'épée à la main, en diſant ce

ſeul mot, finiſſons. La maniere dont il m'a attaqué ne m'a pas permis de me défendre mollement; je l'ai vû reculer un pas la pointe de ſon épée baſſe, j'ai cru voir du ſang ſur un habit preſque blanc qu'il porte; des gens qui ſortoient des Thuilleries venoient à nous, j'ai penſé qu'ils pourroient lui donner du ſecours s'il en avoit beſoin, & je me ſuis retiré heureuſement ſans être ſuivi, j'ai regagné mon caroſſe à petits pas, & me ſuis rendu auprès de Monſieur de Brionſel pour lui rendre un fidel compte de mon avanture,

& pour ſuivre ſes avis qui ſeront toûjours la regle de ma conduite.

Ce recit glaça preſque mon ſang dans mes veines; les ſuites fâcheuſes que ce combat pouvoit avoir pour Diſenteuil, dont les interêts m'étoient infiniment chers, ce qui avoit occaſionné la querelle, tout me jetta dans un accablement qui ne me permit pas de proferer un ſeul mot. Ah ! Madame, d'où vient ce ſilence? s'écria Diſenteuil, me croyez-vous criminel? & mon ennemi trouve-t-il graces auprès de vous? Vous êtes injuſte, mon cher Comte,

lui repliquai-je, vous criminel ! non, votre vertu eſt trop pure, l'extravagance du Chevalier me touche & non ſon malheur ; vous ne m'avez point vu d'impatience pour ſçavoir la fin de cette triſte avanture, vous la contiez : mais quoique vous ſoyez ſorti de cette affaire comme de toutes celles qui vous ſont arrivées, je me reproche d'en être la cauſe, & je cheris ſi fort votre eſtime, que ſi la hardieſſe du Chevalier l'alteroit j'en ſerois inconſolable. Il prit lors une de mes mains & dans un vif tranſport il la baiſa ſans me répondre.

Pour rendre le départ de Disenteuil moins suspect, Calemane ne le suivit point, le Comte l'en pria, mais cet ami fidele auroit eu de la peine à condescendre à ce qu'il desiroit s'il n'eût voulu suivre l'affaire qui venoit de se passer, & voir par lui-même la tournure qu'elle prendroit. Nous embrassâmes tous le Comte les larmes aux yeux, & il partit.

J'étois trop affligée pour examiner la nature de mes mouvemens; je sentis une veritable douleur du départ de Disenteuil sans penser qu'elle pouvoit naître d'un sentiment plus tendre que

celui de l'amitié ; je le vis donc partir avec une ſorte d'attendriſſement que je ne lui cachai point & qui le fit s'éloigner de moi avec quelque conſolation ſe flattant au moins que tout mon reſſentiment tomboit ſur le Chevalier.

Nous ſçûmes qu'il étoit bleſſé dangereuſement, que ſa famille lui avoit fait porter une plainte contre un inconnu qui l'avoit attaqué; le bruit qui ſe repandit de ce combat ne porta point ſur Diſenteuil, ſon caractere prudent éloignoit tous ſoupçons, & l'on ne connoiſſoit pas aſſez la folie du

Chevalier pour penſer qu'il eut forcé le Comte à ſe battre malgré lui. Cependant le Parlement voulut prendre connoiſſance de cette affaire ; les premiers Magiſtrats furent chez le Chevalier qui ſoûtint avec un air qui paroiſſoit vrai, qu'il ne connoiſſoit point l'homme qui après l'avoir heurté d'un coup de coude avoit mis l'épée à la main ; il étoit très-mal dans ce moment, on ne douta point de ce qu'il diſoit, les témoins n'avoient vu qu'un homme par derriere qui ſe retiroit, & le beſoin qu'avoit eu le bleſſé de leurs

ſecours les avoient empêché de courir ſur celui qui avoit fait le coup.

Mon Pere auroit bien voulu n'avoir pas fait partir le Comte ſi bruſquement, ſur tout lorſqu'il apprit que le Chevalier étoit hors de danger, & qu'il perſiſtoit dans ce qu'il avoit dit, les procedures ſe rallentirent, & nous fûmes aſſez heureux pour que l'on crût même que ce combat étoit encore une ſuite de quelque galanterie peu menagée du Chevalier qui s'étoit attiré le faſtueux & ridicule titre d'homme à bonne fortune.

Quelque plaisir que nous eussions d'avoir Calemane avec nous, nous ne resistâmes point à l'impatience qu'il avoit d'aller joindre son ami, & de l'instruire de tout ce qui s'étoit passé depuis son départ. Je le vis nous quitter sans peine, je commençois à craindre la solitude pour Disenteuil.

Peu de jours après le départ de Calemane, mon Pere fut obligé d'aller à Roüen, mon frere l'accompagna. Pendant leur voyage qui ne fut pourtant que de huit jours, un palefrenier par quelque imprudence dont on ne sçait pas le de-

tail, mit le feu aux écuries qui étoient dans une arrière cour; on s'apperçut dès le point du jour de l'incendie, il n'y eut pas moyen de ſauver les écuries qui parurent toutes embraſées, le feu avoit déja communiqué au gros du bâtiment par l'aîle la plus voiſine des écuries; les pompes publiques agiſſoient, & toute la maiſon étoit pleine d'un peuple curieux ou allarmé. Il y avoit deux jours qu'en ſortant de mon lit, je m'étois donné une entorſe, j'étois par cet accident hors d'état de me donner nul ſoin. Madame de Monde-

lis dans cette confuſion donnoit ſes ordres avec ſang froid, les domeſtiques plus effrayez demeubloient, Souville avoit apporté ſur mon lit la caſſette où étoient toutes mes pierreries lorſque je vis entrer dans ma chambre le Chevalier de Fanime, qui profitant du deſordre avoit percé juſques à mon appartement ſans obſtacles & ſans être reconnu. Sa hardieſſe me cauſa de l'indignation, j'allois la lui marquer quand il ſe jetta à genoux devant moi, & me dit: ce n'eſt donc, Madame, qu'en craignant pour vos jours que

je trouve un moment à vous parler ſans témoins, mais, comment pourrai-je profiter de cet inſtant pour me juſtifier dans le trouble extrême où je ſuis du danger que vous courez. Ne vous allarmez point pour moi, lui dis-je, le feu diminuë & je ne cours aucun riſque, pas même en vous voyant. Mais de quel droit, continuai-je, oſez vous entrer dans la maiſon de mon Pere? & comment oſez-vous vous montrer devant moi? ce n'eſt pas de votre conduite à mon égard dont je veux parler. J'ai tout oublié; mais croyez-vous que j'ou-

blie jamais le manque de respect que vous m'avez marqué en osant vous battre avec l'homme du monde que j'estime le plus. Voila aujourd'hui tout mon crime, Madame, me dit-il, un moment d'attention de votre part peut justifier le reste, accordez-le moi, ne fusse que par generosité : j'y consens, lui dis-je. Ciel, s'écria-t-il d'un air transporté, que je suis heureux de vous voir disposée à m'entendre....Eh bien ! Madame... Attendez, repris-je en l'interrompant, je ne vous écouterai que lorsque vous m'aurez fait voir mon

portrait....ne craignez rien, montrez-le moi, & je vous écoute... Vous restez interdi, continuai-je, en ouvrant la cassette que j'avois sur mon lit, eh bien, lui dis-je, c'est donc à moi à vous le montrer...le voila ; Monsieur de Jaillac m'a assez estimée pour me le remettre avec la lettre qui accompagnoit ce sacrifice. ..vous ne dites rien, pourquoi, ne pas vous justifier ? parlez, mais plûtôt croyez-moi, retirez-vous, le Chevalier resta si étonné du coup que je venois de lui porter, qu'il ne put prononcer un seul mot. Madame de Monde-

lis entra dans ce moment pour m'apprendre que le feu étoit presque appaisé, & le Chevalier sortit sans me parler. Rêvai-je, me dit ma belle sœur, n'est-ce pas là le Chevalier de Fanime qui sort? Oüi, c'est lui, repliquai-je, & je crois en être pour cette fois entierement défaite; le feu peut prendre tous les jours à la maison je vous répons qu'il n'y viendra plus: quinze jours après cette avanture, j'appris que le Chevalier étoit parti pour Malthe. Son éloignement me fut aussi agréable qu'il lui fut funeste; à peine étoit-il

arrivé à Malthe, qu'il monta sur un vaisseau qui alloit en course. Ce Vaisseau trouva à l'embouchure du Canal deux Bâtimens Algeriens qu'il combattit, & dont après une longue resistance il se rendit le maître. Le Chevalier y reçut plusieurs blessures dont il mourut.

Deux mois après que Disenteuil fut en Bretagne on fit l'ouverture des Etats; trop d'ardeur pour soûtenir les privileges mal entendus d'une Province où il tenoit un grand rang le firent regarder comme un homme dange-

reux dans des occurrences delicates. On donna une interpretation maligne à des discours innocens dans le fonds, mais dont les expressions étoient peut-être trop hardies ; l'ordre de l'arrêter arriva promptement, il fut conduit à Belle-Isle où il fut gardé très-étroitement. Calemane m'écrivit sa disgrace, je reçus cette nouvelle avec une douleur inexprimable, je me regardai comme l'instrument empoisonné dont le Destin se servoit pour rendre Disenteuil toûjours malheureux ; il ne seroit point parti pour Gondez

ſans ce malheureux combat; me diſois-je à moi-même, je dis à mon Pere que je croyois qu'il me convenoit de faire toutes les demarches neceſſaires pour obtenir la liberté du Comte, que j'avois un titre qui non ſeulement les autoriſoit, mais encore qui me les ordonnoit, que j'étois veuve du chef de cette reſpectable Maiſon, que j'en portois encore le nom, & qu'avec ce nom je devois embraſſer les genoux du Prince magnanime qui nous gouvernoit, dont la colere paſſagere cedoit facilement à la clemence qui lui étoit

naturelle. Mon Pere approuva mon dessein, je ne differai pas d'un moment à me donner tous les soins qui pouvoient operer une liberté que j'avois tant à cœur.

Il y avoit plus de huit mois que le Prince me voyoit tous les jours implorer sa bonté, lorsque j'obtins enfin que le Comte sortiroit de prison, mais il fut envoyé en exil au fond du Berri dans sa Terre de Disenteuil. Je lui écrivis une lettre qui fut dictée par la reconnoissance & par le tendre attachement qui me parloient pour lui dans cette

cette occaſion. Jugez, Madame, ſi Diſenteuil fut ſenſible aux temoignages qu'il reçut de mon amitié & aux ſoins qu'il apprit par mon Pere que je m'étois donnée pour lui. Il me remercia d'une maniere ſi tendre & ſi touchante que je ſentis encore redoubler mon zele pour le tirer de ſon exil, mais ſes parens & ſes amis me conſeillerent de laiſſer paſſer quelque tems ſans agir ; l'interêt que j'avois pris à ſa diſgrace redoubla ; je me ſentis le cœur ému en ſa faveur, je me dis à moi-même toutes les raiſons qui me

parloient pour un homme si estimable & si malheureux. Sa passion toujours constante, les dernieres volontez de Monsieur de Gondez; celles de mon Pere; enfin mon injustice me parut odieuse, & l'amour se developpa dans mon cœur sous le nom de la reconnoissance & de la generosité. Pressée de toutes ces reflexions j'allai trouver mon Pere à qui je parlai en ces termes.

C'est moi, Monsieur, qui ai causé le malheur du Comte de Disenteuil, s'il n'avoit point eu une affaire avec le Chevalier de Fa-

nime il ne se seroit pas trouvé aux Etats de Bretagne, il n'auroit point essuyé une longue & dure prison, dont il n'est sorti que pour aller en exil. C'est donc à moi à le consoler dans cet exil, ma main seule peut le lui adoucir, je viens vous l'offrir pour lui, je satisfais en même tems à mon devoir, à la reconnoissance & au desir ardent que vous avez depuis plus de trois ans que je suis veuve de me voir unie à un homme si digne de cette recompense. Ah! ma fille, s'écria mon Pere, dans quel excès de contentement me jettez-

vous ! quel plaisir pour moi de vous voir enfin rendre justice au merite ! quoi Disenteuil dans l'exil vous touche ? il obtient votre main dans une circonstance où je n'aurois osé vous la demander pour lui. Je fais plus, lui dis-je, il ne tient qu'à vous que je parte pour la lui aller donner en Berri. J'adoucirai & je partagerai sa disgrace, je me flatte même de la lui faire oublier. Oüi, c'en est fait, continuai-je, mon cœur vient de se declarer pour lui, & je sens qu'il nous rendra heureux. Que Disenteuil va être content,

me dit mon Pere, & que je ressens vivement la joie que va lui donner cette nouvelle: quel plaisir pour lui de vous posseder dans le tems que le malheur le poursuit. Eh! c'est ce malheur, lui dis-je, soûtenu d'un merite si éclatant & d'une conduite si peu commune qui vient de me déterminer en sa faveur. Mais, mon Pere, ajoutai-je, je vous demande une preuve de votre tendresse pour moi & de votre amitié pour le Comte; partez avec mon frere, allez trouver ce cher exilé, dites-lui que je vous suit pour attacher mon sort

au ſien ; je partirai avec ma belle ſœur que je crois qui voudra bien m'accompagner. Partez, mon Pere, c'eſt à moi, c'eſt à ma famille à le conſoler d'un malheur que je lui cauſe & que je ne me reproche plus que foiblement, puiſqu'il aura produit notre bonheur commun. Mon Pere ne pouvoit parler tant il étoit penetré de joye, il me tint un quart-d'heure dans ſes bras en repetant vingt fois. Ah! ma fille, que je ſuis content & que Diſenteuil ſera heureux.

Après avoir parlé à mon Pere, j'entrai dans l'appar-

tement de Madame de Mondelis, la joye éclatoit sur mon visage. Quelle bonne nouvelle m'apportez-vous, me dit-elle, avez-vous enfin obtenu le rappel du Comte? Non, lui repliquai-je avec transport, mais je l'aime, je viens de le dire à mon Pere, je vous le dis, ma chere sœur, l'amitié que vous avez pour le Comte & votre attachement pour moi vont vous engager à m'accompagner en Berri. Venez, ma chere sœur, venez me voir payer par le don de ma foi la tendresse du plus digne de tous les hommes. Partons,

me repondit-elle, partons, je vois bien que ce n'eſt pas la reconnoiſſance qui vous fait faire ce voyage. Non, lui dis-je, la reconnoiſſance n'a nulle part à ce que je ſens. Ne croyez pas, continuai-je, que je n'aime le Comte que d'aujourd'hui, je vois bien qu'il me devint cher dans le tems de ma maladie ; que ſa conduite à Mondelis m'a charmé ; que ce qu'il fit pour ne pas ſe battre contre un extravagant ; que ſon éloignement forcé autant & plus que ſon malheur ; qu'enfin toutes ces choſes m'ont menées inſenſible-

ment au point où me voila arrivée. Quel plaisir n'aurai-je pas d'avoüer au Comte que je l'aime, puisque j'en ai tant à vous en faire la confidence. En verité, ma sœur, me repartit Madame de Mondelis, qu'une passion heureuse sied bien, qu'elle embellit ! mais dites-moi la tendresse que j'ai pour votre frere me sied-elle de même ? en suis-je mieux ? vous ne repondez point. Je ne pourrai malgré l'amitié que j'ai pour vous ne pas être jalouse si l'amour fait des miracles pour vous seule. Que vous êtes folle, ma chere

Marquiſe, lui dis-je en l'embraſſant, mais que vous êtes aimable.

Mon Pere & Mondelis prirent la poſte deux jours après, nous étions à la fin de l'hiver, mais quoique la ſaiſon fût encore aſſez rude, Madame de Mondelis charmée de me donner une preuve ſenſible de ſon amitié en repondant à l'empreſſement de mon Pere qui étoit penetré de joie, lui dit, Partez, Monſieur, nous avons ma ſœur & moi autant d'impatience d'arriver que vous & nous vous ſuivrons de bien près. Mon Pere ne donna nul avis au

Comte de son voyage, il vouloit le surprendre, il l'aimoit si tendrement, même dans le temps qu'il desesperoit d'en faire son gendre, que si mon frere n'avoit été lié à Disenteüil par les nœuds d'une amitié à toute épreuve, il auroit dû être jaloux des tendres attentions que mon Pere avoit toûjours eu pour le Comte.

Nous voila en chemin, ma belle sœur & moi. Souville étoit dans mon carosse avec nous: enfin, Madame, me dit cette digne fille, vos malheurs sont finis, vous allez être heu-

reuſe. Tu es donc un peu contente, ma chere Souville? lui dis-je. Si je le ſuis, Madame, me repondit-elle, non, ma joye ne cede qu'à celle de Monſieur le Comte & à la vôtre. Le Ciel vous avoit formé l'un pour l'autre, & j'ai gemi ſans deſeſperer, lorſque des obſtacles ſe ſont oppoſez à votre bonheur. Tu es contente, lui repliquai-je encore une fois, eh bien! je le ſuis auſſi & ne deſire plus rien. Madame de Mondelis me felicitoit en cent manieres differentes du triomphe de Diſenteuil, je l'écoutois avec plaiſir & ne lui repon-

dois qu'en lui disant. Ah ! ma chere sœur, ne me faites jamais souvenir que je ne l'ai pas toûjours aimé ; je ne le sçaurois croire, mon cœur, je le sens bien, n'a commencé de goûter cette joye sensible qu'une tendresse que fait naître l'estime y repand que dans l'instant que j'ai avoüé à mon Pere ce que je sentois pour mon cher Comte.

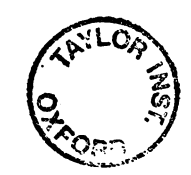
Mon Pere en arrivant ne trouva point Disenteuil, il étoit à la chasse avec Calemane, qui touché de ne voir sortir son ami de prison que pour aller en exil, n'avoit pas voulu l'a-

bandonner à lui-même dans des circonſtances où la ſolitude étoit plus propre à nourrir ſes chagrins qu'à les diſſiper. Diſenteuil vit avec autant de plaiſir qu'il étoit capable d'en reſſentir dans la ſituation où il étoit, cette marque d'attachement de ſon ami, ſon cœur avoit beſoin de s'épancher, & il étoit trop ſage pour en depoſer tous les mouvemens que dans le ſein d'un homme qui à bon titre meritoit depuis long-temps toute ſa confiance. Mon Pere défendit qu'on avertît le Comte. Le jour baiſſoit, & dans l'inſtant Diſenteuil &

Calemane parurent au bout d'une avenuë : ils virent deux hommes qui venoient à eux ils étoient bien loin de penser que c'étoit Monsieur de Brionsel & son fils : enfin Disenteuil les ayant reconnus s'écria, c'est Monsieur de Brionsel & Mondelis : il mit pied à terre & fut les embrasser en disant : eh ! qui vous amene dans cette solitude? Vous allez l'apprendre, lui repondit mon Pere d'un air assez froid & qu'il avoit bien de la peine à soutenir. Vous n'ignorez pas, Monsieur, continua-t-il, les soins de ma fille pour met-

tre au jour votre innocence, quoique toutes les personnes qui vous connoiſſent, ſenſibles à votre infortune ſe ſoient miſes en mouvement pour vous être utiles, Madame de Gondez a plus fait ſeule que tous les autres enſemble ; c'eſt une juſtice qu'on ne peut lui refuſer. Après vous avoir marqué ſon zele, elle eſpere qu'à votre tour vous lui marquerez celui qu'elle ſe flatte que vous avez pour elle. L'auriez-vous crû ? elle demande une recompenſe de ce qu'elle a fait, & en bon Pere je me ſuis chargé de venir

ſçavoir de vous-même ſi vous êtes ingrat ou reconnoiſſant? Que puis-je faire pour Madame de Gondez? s'écria Diſenteuil, ſon doute & le vôtre m'offencent, parlez Monſieur? lui donner la main, mon cher Comte, repliqua mon Pere d'un air plus ouvert: lui donner la main, reprit Diſenteuil d'une voix baſſe & entrecoupée, moi! oüi, vous, & ma fille ſans ce prix de ſes ſoins que vous devez plus à la tendre eſtime qu'elle a toûjours eû pour vous qu'au nom que vous portez, ne peut être contente. Le viſage de Di-



ſenteuil fut couvert à l'inſtant de larmes : mon Pere & mon frere ne purent retenir les leurs : le Philoſophe pleura. Ces quatre hommes s'embraſſerent à diverſes repriſes ſans parler. Cette ſcene muette étoit éloquente pour eux, & ſans le ſecours de la parole ces perſonnes qui s'eſtimoient infiniment trouverent le moyen de ſe communiquer les ſentimens de leur cœur. Après ces marques d'une joye extrême, mon Pere recouvrant la parole, moderez des mouvemens, dit-il, mon cher Comte, que je vois avec

plaisir, & dont je serai encore le témoin dans peu de jours; je crois même que dans l'instant que je vous annonce, vos transports seront infiniment plus vifs que ceux qui viennent d'éclater. Eh! que pouvez-vous m'annoncer, reprit le Comte, aprés ce que vous venez de me dire? l'arrivée de ma fille, repondit mon Pere: Madame de Gondez augurant bien de ma negociation est partie de Paris avec Madame de Mondelis; elles viennent droit à Disenteuil, & ne devoient rebrousser chemin qu'en cas qu'une de

mes lettres leur eût appris que je ne vous avois pas trouvé diſpoſé à les bien recevoir: Je ne crois pas devoir leur écrire, & mon ſilence ne les allarmera point, puiſque par notre convention il doit les inſtruire que tout s'eſt paſſé ici ſelon leurs deſirs. Je dis leurs deſirs, car, mon cher Comte, Madame de Mondelis aura je penſe, preſque autant de plaiſir que ma fille à vous revoir. Quoi! Madame de Gondez vient me chercher? non, je ne puis le croire, diſoit le Comte: ma tendreſſe l'a enfin touché! quel eſt mon

bonheur ! ma captivité, mon exil ne m'ont affligé que parce que ces disgraces me privoient du plaisir d'être auprès d'elle, quoique je fusse sans esperance d'aller jusqu'à son cœur, elle me l'offre ce cœur ; que dis-je, je la connois, c'est me le donner que de me presenter sa main, & dans quel tems! toutes les circonstances ajoûtent à ma felicité, mes malheurs ont fait agir sa generosité, & lorsque cette qualité rare & prétieuse n'a plus rien à faire, Madame de Gondez ouvre les yeux sur ma conduite & la juge di-

gne d'une recompenſe qui va me rendre le plus heureux des hommes. Après ces diſcours les embraſſemens recommencerent ; mon Pere aimoit trop Diſenteuil pour n'être pas charmé de le voir hors de lui-même, & mon frere & Calemane croyoient partager la joie de l'un & de l'autre.

Peu de jours après on avertit Diſenteuil à l'entrée de la nuit qu'un valet de chambre de Madame de Mondelis venoit d'arriver & qu'il demandoit à lui parler en particulier. Ce miſtere l'effraya, il crut

qu'il nous étoit arrivé quelque malheur & que ma belle sœur s'adressoit à lui pour qu'il prit ses mesures pour l'apprendre à mon Pere & à mon frere, il ouvrit en tremblant la lettre que ce courier lui presenta, & voici ce qu'elle contenoit.

Vous auriez, je crois, sujet de vous plaindre de moi, mon cher Comte, si je m'adressois à Monsieur de Brionsel ou à mon mari pour leur apprendre que nous arriverons demain chez vous. Madame de Gondez approuvera lorsqu'elle sera arrivée l'avis

que je vous donne auquel peut-être elle auroit resisté si je lui avois fait part de mon dessein ; l'impatience où vous allez être va vous faire passer une nuit qui sans le secours du sommeil ne sera pas sans charmes pour vous, puisqu'elle vous doit promettre un avenir dont la seule idée est assez réjoüissante. Il est permis à Madame de Mondelis de hazarder des expressions qui n'auroient pas convenu à Mademoiselle de Jussy : ainsi point de critique, mon cher Comte ; mais je suis folle de la craindre, vous avez bien d'autres choses à vous occuper, & vous allez, je crois

crois faire une longue treve à l'esprit pour ne vous livrer qu'aux douceurs que la delicatesse de vos sentimens meritoient depuis long-temps.

La lecture de cette lettre remit le Comte de la fraïeur qu'il avoit eu en la recevant, il ordonna à un de ses gens d'avoit soin du courier de Madame de Mondelis & que personne ne le vît.

Disenteuil proposa le lendemain à mon Pere & à Mondelis d'aller voir une cascade naturelle qui n'étoit pas éloignée du chemin par où nous devions

passer, c'étoit à ce qu'il leur dit, l'unique curiosité remarquable dans un canton ingrat. Ils monterent à cheval & arriverent au pied d'un rocher très-élevé & très-escarpé, c'étoit du haut de ce rocher que tomboit à grand bruit une assez grande quantité d'eau pour faire aller une forge qui étoit à cent pas de cette chûte. Dans le tems que le Comte faisoit faire attention à ce qu'il y avoit de plus singulier dans cet ouvrage de la nature, un de ses gens lui vint parler à l'oreille; le Comte sans dire un seul mot tourne le dos & pous-

ſe à toute bride vers le grand chemin ſuivi du ſeul domeſtique qui venoit de lui parler. Mon Pere, Mondelis & Calemane ſurpris d'un départ ſi bruſque coururent après lui, mais ils le perdirent de vûë & s'arrêterent à une croiſée de chemins ne ſçachant lequel prendre & ſçachant encore moins que penſer.

Nous n'étions ma belle ſœur & moi qu'à cinq lieuës des perſonnes que nous avions impatience de voir, lorſque je tombai dans une rêverie profonde. Madame de Mondelis qui m'avoit vuë très-guaie pendant tout le voya-

ge me demanda la raiſon de ce ſubit changement. Hélas ! lui dis-je en ſoupirant, plus j'approche de Diſenteuil, plus ma delicateſſe me reproche cette prevention fatale qui l'a rendu ſi long-temps malheureux. La tendreſſe vive que je reſſens pour lui n'eſt-elle point trop tardive ? parlez, ma chere ſœur, ne me deguiſez rien ? lorſque mon devoir m'a juſques ici demandé compte de ma conduite je le lui ai rendu ſans rougir. Ah! que l'amour que je reſſens & qui me demande le même compte eſt bien plus difficile à ſatisfaire ! comment

convenir avec lui de mes foiblesses & de mes injustices. Je suis penetrée de la plus vive douleur quand les mouvemens de la joie devroient seuls m'occuper. Ces sentimens, ma chere Comtesse, me repondit ma belle sœur en m'embrassant, me ravissent; qui les ressent merite une ample absolution de ses petits égaremens; je vous l'accorde & vous la promets pour le Comte. J'avouë que cette reponse guaye de Madame de Mondelis fit de l'effet sur moi, elle me remit heureusement de mon trouble dans l'instant que j'ap-

perçus le Comte à la portiere de notre caroſſe. Nous arrêtâmes, & comme il avoit mis pied à terre, nous voulûmes deſcendre; il nous pria de n'en rien faire; Madame de Mondelis lui dit, montez donc avec nous, il y a place pour vous.

Je ne ſçaurois rapporter fidellement les termes dont le Comte ſe ſervit pour m'exprimer ſa tendreſſe, ſa joye & tous les mouvemens differens de ſon ame. J'écoutois avec un plaiſir extrême des diſcours pleins de deſordre; il commençoit une phraſe & ne la finiſſoit point, il ſe faiſoit

pourtant entendre ; il avoit dans mon cœur un fidele interprete à qui rien n'échappoit. Je n'interrompois point le Comte, je me contentois de le regarder. Si j'avois parlé la premiere, je crois qu'il y auroit eu autant de confusion dans mes discours qu'il y en avoit dans les siens. Enfin m'étant un peu remise de l'agitation que m'avoit caussée une si chere vûë, je rompis le silence. Oüi, mon cher Comte, lui dis-je, oüi c'est moi qui après vous avoir donné mon cœur vient vous donner la main, en la lui presentant

& qu'il baiſa avec tranſport. M'unir à vous eſt l'unique objet de mes deſirs, & votre tendreſſe eſt le ſûr garant de ma felicité : quelle eſt la mienne, s'écria Diſſenteuil ! vous poſſeder & être aimé de vous : ah ! Madame, quel mortel peut être auſſi heureux que je le ſuis. Vous m'aimez fort, nous dit Madame de Mondelis, mais nous ferions bien du chemin enſemble ſans que vous vous aviſaſſiez ni l'un ni l'autre de m'adreſſer la parole, n'eſt-il pas temps que la joye que je reſſens de vous voir heureux ſe déploie ? em-

brassez-moi, jamais l'amour n'unit deux cœurs si dignes l'un de l'autre, & jamais l'hymen ne fera d'assortiment qui lui fasse tant d'honneur. Nous étions le Comte & moi si persuadez de l'amitié de Madame de Mondelis que sans craindre qu'elle s'en plaignît, nous ne daignâmes pas répondre à ce qu'elle nous disoit d'obligeant. Que j'aime votre impolitesse, s'écria-t-elle, j'en suis charmée, je continuerai pourtant à parler, vous ne m'écouterez point, & nous ferons tout ce que nous devons faire.

Dans ce moment mon Pere qui avoit marché en avant, après avoir attendu inutilement à la croisée des chemins, nous joignit : il vit Disenteuil dans notre carosse, nous voulûmes arrêter, mais il nous cria, marchez, marchez, vous n'avez que faire de nous, je suis charmé que le Comte que j'avois perdu se soit retrouvé si heureusement. Nous demandâmes à Disenteuil ce que mon Pere vouloit dire, il nous apprit comment il l'avoit quitté à la cascade, & remercia Madame de Mondelis de l'avis qu'elle avoit eu la

bonté de lui donner, & dont elle m'avoit fait un mistere.

Nous voila enfin à Disfenteuil, je fus très-aise d'y trouver Calemane que j'embrassai avec plaisir. Quand on nous eut mené dans un vaste & assez vilain appartement, le Comte nous voulut témoigner qu'il étoit bien fâché de nous recevoir dans un païs desert, dans un vieux Château, enfin dans un sejour si peu digne de nous. Ce compliment, lui dis-je, doit s'adresser uniquement à Madame de Mondelis, car il ne me va point. Tout ici me paroît & me

paroîtra charmant. Le Comte étoit si étonné de m'entendre parler un langage si nouveau pour lui, qu'il ne conservoit pas assez de liberté pour me répondre ; mais moi sans me contraindre je continuois à lui developper mes sentimens. Il étoit tems qu'il jouit du doux plaisir de se croire aimé.

Le lendemain ma belle sœur voulut se promener & visiter toute la maison, le Comte s'y opposoit & ce n'étoit pas sans raison ; divers corps de logis faits en divers tems composoient une grande habitation sans nulle simetrie. Disenteuil

étoit enfant lorſqu'il avoit perdu ſon pere & ſa mere, il avoit été élevé auprès de ſon oncle, il n'avoit de ſa vie été qu'une ſeule fois en Berri, & le ſoin d'un concierge qui ne voit & n'attend jamais ſon Seigneur n'empêchent gueres le déperiſſement de ce qui lui a été confié. Le Comte en arrivant dans cette Terre où il craignoit de faire un long ſéjour, ramaſſa tout ce qu'il y avoit d'ouvriers dans la Province, il fit faire de grandes reparations en peu de temps. Il avoit fait venir quelques meubles de Gondez, enfin il

avoit rendu en moins de deux mois son Château logeable. Ce qu'il y avoit de plus regulier dans ce bâtiment immense étoit un petit appartement que le Comte avoit fait pratiquer pour lui dans une grosse tour quarrée, c'est là que je trouvai mon portrait que j'avois laissé à Gondez. Il falloit, me dit le Comte, que ce portrait fût ma consolation dans mon exil, sa vûë adoucissoit mes peines dans un tems où je croyois que ma tendresse & ma fidelité ne toucheroit jamais votre cœur. Ah! Monsieur, dit Souville qui

nous ſuivoit, ſi vous ſçaviez le tour que Madame m'a joüé : elle avoit un petit portrait en mignature dans une belle boëte, j'ai oſé demander la peinture, Madame m'a donné la boëte après en avoir tiré le velin, devinez pourquoi faire ? pour le dechirer & le jetter au feu. Elle tira lors la boëte, Diſenteuil jetta les yeux deſſus & la reconnut ; je vis un mouvement de joye qu'il ne put moderer ; il me regarda d'un air ſatisfait, je rougis ſans être embarraſſée. Si je croyois, ma chere Souville, lui dit le

Comte, pouvoir un peu reparer la perte que vous avez faite en vous donnant ma figure que ce fou de Calemane fit faire dans mon dernier voyage de Paris & qu'il a fourré dans cette tabatiere je vous l'offrirois; dans l'instant qu'il la lui presenta & que Souville disoit avec empressement, donnez, Monsieur, je la reçois, j'avançai la main, je me saisis de la boëte, en disant, je m'oppose à la liberalité que le Comte veut faire de mon bien. Ne suis-je pas bien chanceuse, s'écria Souville. je devois avoir le portrait

de ma Maîtresse & celui de mon Maître, & je n'ai ni l'un ni l'autre. Je dis à Calemane qui entra dans ce moment, vous aviez choisi là une tabatiere de bon goût, en la lui montrant. Ah! Madame, me repondit-il, rendez-là moi, le Comte me l'a volée très-vilainement. Voïez, mon cher Calemane, lui repliquai-je en ouvrant la boëte & lui montrant le portrait, voyez si je puis en conscience vous la remettre. Que vous êtes devenuë interressée depuis quelque temps, me dit Calemane, vous voulez l'original &

la copie? eh bien, gardez le tout, & sortit en homme fâché, tandis qu'il étoit dans une joie extrême de juger par mille bagatelles que ma passion égaloit celle du Comte.

Ce même jour mon Pere nous voyant tous ensemble nous dit, enfin mes enfans, nous voici rassemblez pour la chose du monde que j'ai le plus desiré, mais l'alliance qui est entre nous differe encore notre bonheur commun. Que Mondelis parte pour Paris chargé des lettres de créance nécessaires pour une pareille negociation. Cale-

mane prenant la parole & s'adressant à mon Pere, lui dit, eh! Monsieur, ne voyez-vous pas que Madame de Mondelis approuvant votre dessein, n'approuve pas le choix du Ministre. Tout le monde connoît ici mon zele, je suis propre à cette commission; ma diligence & mes soins abregeront les delais qu'il faut que Monsieur & Madame de Gondez subissent: oüi, dit-il en nous regardant le Comte & moi, il faut les subir ces délais; vous croyez avoir ressenti tous les mouvemens de l'amour, non, ceux de l'im-

patience vous étoient inconnus ; mais que vous êtes heureux ! votre impatience aura des charmes qui ne cederont qu'aux douceurs que mon retour vous annoncera. Mon Pere consentit au dessein de Calemane que le Comte appuya & cet ami fidele partit dès le lendemain.

Je crois, Madame, que je me suis un peu broüillée avec vous. Si vous n'avez pas absolument blâmé ma conduite, vous avez du moins blâmé mes premiers mouvemens. Le procedé de Disenteuil vous a interessé & celui du Che-

valier de Fanime vous a revolté, mais les dernieres pages que vous venez de lire ne m'ont-elles pas rendu votre amitié qui étoit un peu alterée? n'avez-vous pas ſenti que ce n'eſt point la raiſon qui m'a deſillé les yeux? que c'eſt le merite ſeul de Diſenteuil qui a triomphé inſenſiblement de mes foibleſſes & m'a inſpiré des ſentimens qui m'étoient juſqu'alors inconnus; car enfin dans le tems que Calemane étoit à Paris, que je voyois tous les jours le Comte, qu'il avoit réuni tous les ſuffrages, que ſa paſſion me paroiſſoit extrême, & que je ne voyois

rien qui pût s'oppoſer à notre bonheur, je craignois de le perdre. Cette crainte ſans fondement ne m'aſſuroit-elle pas que j'aimois Diſenteuil autant que j'en étois aimée? ſans cette perſuaſion intime je n'aurois pu être heureuſe.

Calemane fut près de deux mois dans ſon voyage ſans qu'on lui pût imputer la moindre negligence; enfin le jour tant deſiré arriva, j'épouſai Diſenteuil ſans changer de nom, car d'abord après la mort de ſon oncle il ſe fit appeller le Comte de Gondez comme chef de cette mai-

ſon & l'heritier de tous les biens, mais j'ai toûjours voulu vous parler de lui ſous le nom de Diſenteuil pour jetter plus de clarté dans mon recit.

Huit jours après notre mariage, mon Pere à qui le Comte étoit devenu encore plus cher en prenant le titre de gendre, nous quitta pour aller à la Cour mettre en mouvement ſes amis, ceux de mon mari & obtenir de la bonté du Prince la pleine liberté du Comte. Mon frere & ma belle ſœur paſſerent encore quelques mois avec nous, mais Monſieur de Brion,

ſel qui avoit beſoin de l'un & de l'autre pour parvenir à faire réuſſir le projet qui avoit hâté ſon départ, les rappella. Ils nous quitterent ſans peine croyant de nous être utiles à Paris, & nous nous ſeparâmes dans le doux eſpoir de nous revoir bien-tôt.

Cependant malgré l'innocence de Monſieur de Gondez, le credit & l'attention de toute notre famille à ne perdre jamais un moment favorable, l'affaire tiroit en longueur. Mon mari par la tendreſſe qu'il avoit pour moi avoit des mouvemens d'une chagrine

grine impatience dont je le raillois; il craignoit que le séjour de Disenteuil ne me devînt ennuyeux; il faut avoüer de bonne foi qu'il l'auroit été pour deux personnes moins occupées l'un de l'autre, pour moi je croyois ne point songer à mon retour, quoique l'air marecageux que je respirois eût un peu alteré ma santé. Je souhaitois pourtant de voir le Comte dans le grand monde, je sentois qu'il devoit attendre tout de son merite dès qu'il se retrouveroit en place de le montrer, je desirois de le voir revêtu des plus grandes dignitez, uniquement

parce que je l'en croyois digne. Je desirois aussi que tout ce que je connoissois fût le témoin de mon bonheur ; ma delicatesse me faisoit cacher ces differentes agitations dans la crainte mal fondée que mon mari ne pût penser, que la vanité & les plaisirs generaux que l'on ne trouve que dans la plus belle ville du monde, n'excitassent dans mon cœur des desirs, & je n'en avois d'autres que de continuer à lui plaire.

Enfin après dix-huit mois depuis le départ de mon Pere, un courier extraordinaire nous porta la plus courte & la plus énergique

dépêche qui ait jamais été écrite. En voici les termes.

Partez, mes enfans, tout est fini selon vos souhaits. Rassemblons-nous pour ne plus nous separer.

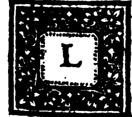
Nous repondîmes à l'impatience de mon Pere, & nous arrivâmes à Paris peu de jours après. Nous y fûmes accablez de visites & de complimens: mon mari pouvoit avoir des envieux, mais il étoit difficile d'être son ennemi, & s'il en avoit quelqu'un, cet ennemi honteux de l'être, ou pour pouvoir plus sûrement lui nuire, prenoit un soin extrême à se cacher.

Monsieur de Gondez fut reçu à la Cour comme un homme que l'on voïoit avec plaisir de retour de ses Terres ; il n'y trouva point cet air froid & composé, continuation, ou du moins suite très-ordinaire d'une disgrace éclatante. Enfin, Madame, & je vous l'ai dit cent fois, je suis la plus heureuse femme du monde : aimée d'un mari generalement estimé & que j'adore ; cherie d'un Pere qui devroit servir de modele à tous les Peres ; d'un frere plein de merite ; d'une belle sœur presque de mon choix, & honorée de la familiarité d'une personne aussi illustre que vous l'êtes.

Fin de la seconde Partie.



LETTRE ECRITE A MADAME D*** PAR MONSIEUR L'ABBÉ DE M***



A lecture de Madame de Gondéz vous a fait plaisir, j'en suis charmé, Madame, mais je ne le suis guere de

l'ordre que vous me donnez de vous écrire ce que je pense sur cet Ouvrage. Quelle raison avez vous pour me demander une Dissertation qui ne peut que vous être inutile ; vous n'êtes pas de ces femmes qui ne lisent que des yeux ; lire chez vous, c'est éxaminer un Ouvrage & en juger sainement : je devine donc votre malice (car ne vous en déplaise, vous en avez quelquefois, & vous n'en êtes ni moins aimable, ni moins digne d'estime) votre Critique n'a pas trouvé assez à mordre sur Madame de Gondéz, & vous comptez que mes remarques vous donneront une ample matiere à l'éxercer contre moi, & sûrement vous ne m'épargnerez pas. Eh bien, Madame, riez à mes dépens, je le veux bien ; mais souvenez-

vous en riant, que mon obéïssance mériteroit que vous fussiez un peu indulgente. J'obéïs donc.

L'Histoire de Madame de Gondéz est l'ouvrage d'une femme, comme vous sçavez, mais d'une femme à qui on ne doit pas faire plus de quartier que l'on en feroit à tout homme qui se mêle d'écrire; aussi ne doit-elle pas s'attendre à la moindre grace de ma part, elle me haïroit si elle me croyoit capable de cette basse complaisance; je la connois assez pour cela, & comme j'ai fort envie de mériter son estime & même son amitié, je ne veux pas l'indisposer contre moi en lui donnant toujours de l'encens.

L'action de cette nouvelle; car c'est le titre convenable à cet Ouvrage, est simple, mais

elle marche, & marche avec chaleur, ſans le ſecours de ces évenemens, & des incidens extraordinaires qui alterent toujours le vraiſemblable, quelque adouciſſement qu'on y mette, machines que les faiſeurs de Romans emploient pour en impoſer aux Lecteurs ordinaires avides du merveilleux. Ces Ecrivains ne ſe livrent à la fougue de leur imagination, que parce qu'ils ne ſe ſentent pas capables de mettre au jour tous les mouvemens de l'ame, ils ſçavent à la vérité exprimer le gros des ſentimens, ils décrivent les actions que les paſſions pouſſées à l'excès font faire à leurs Acteurs; mais ils ignorent les plis & les replis du cœur, jamais ils ne vous montrent les réfléxions juſtes que fait faire quelquefois la raiſon,

malgré l'empire tyrannique des passions. Ou si ils tentent la découverte de toutes ces choses ; vous les voyez se perdre dans leurs vaines recherches, tantôt superficiels ; tantôt outrés ils deviennent pesans & obscurs. Notre Auteur au contraire, nous rend sensible l'agitation d'une ame foible & vertueuse ; vous la voyez combattre, il vous dévelope les principes les plus cachez de tout ce qu'il fait faire & penser à ses personnages. A des idées de leur nature abstraites, à des réfléxions profondes & toujours utiles au Lecteur, il joint un air du monde & une legereté continuelle. Assemblage heureux, & peut-être inimitable ! Nous avons pourtant quelques petits Romans qui ont servi à détruire le mauvais goût

nent occaſion aux Acteurs principaux de déveloper le caractere donné toujours ſoûtenu ; & ſi quelqu'un croit que le Chevalier de Fanime démente par ſes perfidies, ce qu'il fait au commencement, on peut répondre à ce Critique qu'il n'a pas fait attention à la Lettre que Madame de Gondéz trouve à Auteüil, ni à la converſation que la Baronne de Valat a avec le Chevalier chez la Comteſſe de Venneville, ni à ce que dit la Comteſſe à Madame de Gondéz lorſqu'elles ſont ſeules. Voilà de ces ſortes de fineſſes de l'art que peu d'Auteurs employent, & auſquels peu de Lecteurs ſont ſenſibles. Fonder & ne pas trop préparer, ne point éclaircir, pour ne point ôter le vif plaiſir de la ſurpriſe, c'eſt une operation qui part de

l'étenduë & de la délicatesse du génie.

Mais il est tems d'éxaminer les caracteres l'un après l'autre, & comme je ne prétends pas faire ici une Dissertation dans les formes, je ferai seulement quelques réfléxions sur les sentimens, sur les pensées, sur les tours, sur le style, sur les bienséances, & sur l'effet que je croi que toutes ces choses telles qu'elles sont dans Madame de Gondéz, doivent généralement produire chez les Lecteurs sensibles & sensés

Madame de Gondéz & le Comte de Disenteuil sont les deux objets qui se présentent d'abord dans le tableau qui n'a été fait que pour eux. Mais l'Auteur se seroit trompé s'il avoit pensé nous donner deux caracteres, les deux n'en forment

qu'un : même génie, mêmes sentimens, même fermeté dans le parti qu'ils prennent, même attention sur leurs devoirs, même désinteressement, même amour pour la gloire véritable, & même droiture dans leurs procedez ; ils vont à deux fins differentes dans les trois quarts de leur aventure ; mais ils y vont par les mêmes chemins. D'où vient cette uniformité ? Ne seroit-ce pas de ce que Mademoiselle de L *** au lieu de prendre ces deux personnages dans le commerce du monde, comme elle a pris les autres, s'est peinte dans le caractere de Madame de Gondéz, & s'est dit à elle-même, que si le Ciel l'eût fait naître homme, elle auroit pensé & agi, comme elle fait penser & agir Disenteuil. J'ai bien envie de le

croire, & de croire aussi qu'elle n'a senti que par réfléxion qu'elle avoit bienfait de mettre cette uniformité, qui est ce qu'on appelle sympathie, & dont on n'a guere qu'une idée confuse, entre deux personnes qui après bien des traverses, devoient être unies pour goûter un bonheur parfait, qu'ils auroient cherché vainement, & qu'il étoit impossible qu'ils trouvassent l'un sans l'autre.

Le Chevalier de Fanime ressemble si fort à nombre de jeunes gens de la connoissance de tout le monde, qui font ce que fait le Chevalier, que personne ne s'avise d'accuser de manquer à l'honnête homme, qu'on qualifie, & avec justice, du titre d'aimable, que je ne sçai pas trop ce que je dois dire de ce caractere. Après tout,

pourquoi vous en dirois-je du mal? Eſt-ce un grand crime à un certain âge de chercher à plaire à pluſieurs femmes, & d'en menager une pour ſa fortune? A-t-on toujours la force de ſe refuſer au plaiſir qui ſe préſente à nous, ſur-tout quand on ſe flate qu'avec de ſages précautions on ne peut être découvert? & l'envie de ne pas échaper l'occaſion du plaiſir le perſuade, quelquefois même aux peres des jeunes gens. Je ſerois pourtant fâché que Madame de Gondéz fût duppe juſqu'au bout, & que le vertueux Diſenteuil fût une victime immolée, mais je ne puis me réſoudre à haïr le Chevalier. L'Auteur donne une grande idée de Diſenteuil, ſon but eſt loüable, il veut porter à l'imitation & par l'idée qu'il donne

du Chevalier, il veut persuader qu'en suivant ses maximes, on court risque de ne pas réüssir dans une affaire serieuse. Imiter Disenteuil n'est pas facile, & l'on ne se sent pas la force d'y travailler. Le Chevalier est bien plus près de nous. Qu'importe, disent les jeunes gens d'aujourd'hui, d'échoüer dans un dessein conçû & suivi depuis long-tems, si en le suivant on a trouvé le secret de ne jamais lui sacrifier rien de ce qui conduit aux plaisirs. Est-on au bout du compte responsable de l'évenement. Je ne sçai si je ne justifie pas un peu trop le Chevalier; si j'étois de l'âge de Calemane, j'aurois prononcé un arrêt contre Fanime: mais heureusement pour lui, je suis encore dans la saison où le scrupule est à charge. Je le rejette

donc en souhaitant de penser dans quelques années, comme pense ce vieux Gentilhomme.

Je vais parler ici de Calemane, sans m'embarasser que vous me reprochiez de ne l'avoir cité que pour me préparer une transition heureuse, si vous le voulez ainsi, j'y consens.

Un vieux voluptueux, sérieux, sçavant, & de plus raisonnant juste, debitant toujours ce qu'il dit d'un ton grave & réjoüissant, est un homme rare; tel est le Calemane de Madame de Gondéz. Je dis le Calemane de Madame de Gondéz, pour répondre à un homme de beaucoup d'esprit, qui connoît le monde, & qui veut me persuader qu'il y a plusieurs grands Seigneurs qui ont un Calemane attaché auprès d'eux, ce sont, ne lui en déplaise,

des batards du véritable Calemane, le sang pur de cet honnête Gascon ne coule pas dans leurs veines. Celui ci ne cherche rien, ne demande rien, incapable d'approuver ce que la droite raison lui assûre n'être pas bon, il ignore toute basse complaisance, & il seroit peut-être aussi brusque dans la mauvaise compagnie, qu'il est aimable dans la bonne, où l'Auteur a pris soin de le mettre; il n'en est pas de même de ceux que mon homme d'esprit dit ressembler à mon Original, il est inutile de dire ce qu'ils sont, & peut-être sage de le taire, tout le monde le sçait.

La Comtesse de Venneville donne matiere à quelques réfléxions. On est étonné de voir que cette femme, après s'être présentée d'une maniere à se

faire aimer & eſtimer ; devienne ſi mépriſable ; mais cet étonnement ceſſe, dès que l'on conſidere l'empire que les paſſions malheureuſes prennent ſur les ames communes. Ce n'eſt point une faute à Madame de Gondéz d'avoir d'abord mal connu la Comteſſe, elle a pû s'y tromper, ſans manquer pourtant de pénétration ; elle n'avoit jamais rien eu à démêler avec elle. La jalouſie eſt la pierre de touche qui ſçait faire l'épreuve des caracteres. Celui de la Comteſſe de Gondéz toujours droit, toujours vertueux, l'auroit fait triompher du chagrin que donne une préference, dont l'amour propre ſe revolte. Si elle s'étoit trouvée dans la ſituation de Madame de Venneville ; mais la vertu de Madame de Veneville n'étoit pas de cette trempe.

pe. Ce n'eſt pas-là le cas où l'on auroit droit de dire qu'un caractere n'eſt pas ſoûtenu. Si cette femme jalouſe avoit été peinte par des actions anterieures, nobles, génereuſes & pleines de droiture, on ſéroit en droit de blâmer un changement ſi déſavantageux; mais juſqu'au moment où Madame de Venneville devient perfide, l'Auteur ne nous avoit montré que ſa figure aimable, & un eſprit ſeduiſant, propre à plaire, qui lui ſert auſſi à cacher les ſemences qu'elle avoit chez elle de ce vice odieux que l'on ſent dans le piege tendu au ſage Brionſel & au pénetrant Diſſenteuil. Les faits dont elle leur fait confidence pour parvenir à ſes fins, ſont en partie vrais & en partie faux. Les premiers ſont interpretez avec

tout l'art que la malice interes-sée peut mettre en œuvre, & les circonstances des autres sont avancées de la maniere la plus convenable pour imiter le vrai. Enfin ceux-ci tirent presque toute leur probabilité des premiers, dont Disenteuil, quelque porté qu'il soit à justifier Madame de Gondéz, ne peut s'empêcher de convenir. Cet endroit est peut-être de tout cet Ouvrage celui qui est manié avec le plus d'art; tout Lecteur attentif doit l'avoir apprecié: c'est-là que se développe le caractere de Madame de Venneville, il étoit inutile de le connoître plutôt. C'est cette démarche qui fait briller la générosité de Disenteuil, & la prudence du tendre Brionsel. Dès cet instant tout est en mouvement, c'est le nœud de la

piece : je dis nœud, je dis piece; car l'Ouvrage eſt preſque conduit ſur les regles du Poëme Dramatique.

Mademoiſelle de Juſſy n'eſt pas un perſonnage bien neceſſaire, mais l'Auteur en tire un grand parti ; c'eſt elle qui jette une gayeté ſage dans la Societé où il a plû à l'Auteur de l'introduire, ſon caractere eſt infiniment eſtimable ; tout homme à marier voudroit trouver une Mademoiſelle de Juſſy, & toute fille qui a envie de l'être, doit travailler à ſe comporter comme elle. Ce perſonnage eſt ſi brillant, & contribuë tant au plaiſir du Lecteur, qu'on ne ſçauroit convenir de ſon inutilité. Cette fille charmante, & dont la vivacité moderée l'a peut-être garantie du joug des paſſions, n'en prend que la doze

néceſſaire pour mener une vie tranquile en s'uniſſant avec Mondelis fils de Monſieur de Brionſel, & frere de la Comteſſe de Gondéz, l'Auteur a crû qu'il devoit lui donner de l'eſprit, il le peint avec de belles couleurs, je ſuis cependant tenté de croire qu'il avoit plus de probité que d'imagination; je ne lui entends rien dire de bien merveilleux, & je ne réſiſte à cette tentation que parce que je ſerois fâché de penſer que Mademoiſelle de Juſſy n'eſt pas auſſi heureuſe qu'elle mérite de l'être, & ſûrement elle ne la ſeroit pas, ſi Mondelis n'étoit pas tel qu'on nous le dit.

Impreſſion ſurprenante d'un Roman qui m'intereſſe au point de croire que je lis l'Hiſtoire de quelques gens de mérite

qui ſont pleins de vie, & que j'ai bien envie de connoître.

Un peu de treve à cette prévention, & diſons que ſi Mondelis n'amuſe point comme Mademoiſelle de Juſſy, du moins il agit, & qu'il devient un inſtrument néceſſaire ; lui ſeul pouvoit tirer d'embaras le Comte de Brionſel, ſa fille, & Diſenteuil. Quel autre que lui pouvoit avoir inſtruit Madame de Venneville des ſentimens du Comte de Brionſel en faveur de Diſenteuil, & de ceux de Diſenteuil pour Madame de Gondéz ? La fauſſeté, de la Comteſſe le détermine à ne pas faire un miſtere de la foibleſſe qu'il a eu de découvrir un ſecret de famille à l'objet de ſa tendreſſe, & c'eſt cet aveu ingenu qui nous fait lui pardonner ſa faute, & qui remet le

calme entre trois perſonnes que l'on feroit fâché de voir long-tems en défiance les uns des autres.

Je m'étois engagé au commencement de ma Lettre à entrer dans le détail des penſées, des tours, du ſtyle, je ne tiendrai pas ma parole ; cet Ouvrage ne reſſemble pas à ceux où l'on voit à côté de certaines belles choſes, d'autres qui ſont rampantes. Le ton eſt un, & le ton eſt bon.

De la clarté par tout, de la varieté ; tout coule de ſource, on ne ſent jamais le travail, quoiqu'il y en ait beaucoup à écrire ſimplement & élégament. La peine a été pour l'Auteur, le Lecteur n'en a aucune, le guindé, le tortillé ne ſe trouve nulle part. Quelques Ouvrages de cette nature qui ne pou-

roient que réüssir infiniment, feroient plus capables de ramener le goût de la noble simplicité, que les Epigrammes de certains Poëtes, qui voulant donner un ridicule à quelques modernes, dont le style est certainement trop recherché, tombent eux-mêmes dans le vice qu'ils reprochent.

Le style de Madame de Gondéz me paroît clair & serré, j'ai voulu quelquefois chicanner le tour & la construction de quelques phrases. Je les ai peut-être rangées plus grammaticalement ; mais j'ai senti que cette éxactitude diminuoit presque toujours l'agrément & la force de l'expression. Travail inutile qui me cassoit la tête, & qui ne vous auroit fait nul plaisir : aussi l'ai-je abandonné, je ne conseillerois pas même à

l'Auteur, si par hazard il jettoit les yeux sur cette Lettre, de vouloir chercher dans son Ouvrage ces petites négligences; il les trouveroit sans doute; le scrupule le prendroit, & dans le premier Livre de sa façon, nous le trouverions lâche & moins vif : nous gagnerions peu, nous perderions beaucoup; qu'il ait donc attention à ses interêts & aux nôtres en ne changeant en rien sa maniere d'écrire.

Tout Ecrivain qui dans ses productions ne met que de l'imagination & de l'agrément, ne mérite pas le titre de bon Auteur; il n'est dû qu'à celui qui joint l'utile à l'agréable. Il m'est permis, aussi bien qu'à Horace, de me servir de cette maxime certaine; elle n'est ni de lui, ni de moi; elle est de

tous les tems. Les hommes en commerçant entre eux ou par la conversation ou par écrit, n'ont pû penser autrement. Il faut se faire écouter ou se faire lire : le plaisir & l'instruction sont nécessaires pour y parvenir. Ce n'est point par la seule singularité des faits qu'on remplit ces deux points ; elle ne sert qu'à satisfaire une curiosité momentanée, un honnête homme un peu paresseux a regret au tems qu'il a donné ; dès qu'il a tant fait que de lire, il voudroit l'avoir mieux employé ; mais les bonnes & les mauvaises actions des hommes mises dans un jour propre à faire appercevoir toutes les faces differentes, nous interessent & nous forçent doucement à faire un retour sur nous-mêmes, qui ne nous

coûte guere, & dont il nous est aisé de profiter. C'est ainsi que les Comedies de Moliere forment les mœurs. Cet Auteur admirable ne les corrige qu'en faisant agir les Acteurs qui en ont de mauvaises & en leur opposant ceux qui en ont de bonnes. De ce contraste il fait naître une idée juste du vice & de la vertu, il la fortifie par des traits vrais & lumineux, le Spectateur ou le Lecteur est contraint de haïr le vice, & au moins de respecter la vertu. Jamais il ne charge ses ouvrages de ces portraits vagues & étrangers aux sujets qui ne servent qu'à réjoüir la malignité des Spectateurs. Riche de son propre fond, il rejette tout ce qui n'a point un raport essentiel à ce qu'il traite.

Ces principes établis pour

juger de la bonté d'un ouvrage, voyons si l'Auteur de l'Histoire de Madame de Gondéz y trouvera son compte.

Le caractere de Madame de Gondéz prouve qu'une personne née avec les dispositions propres à recevoir une bonne éducation, devient ferme dans son devoir; que si elle est susceptible de quelques foiblesses, sa vertu la lui fait d'abord connoître, que cette connoissance la préserve d'une chute funeste, & qu'enfin le tems qui découvre la vérité, lui faisant sentir qu'elle s'étoit trompée, elle reprend toute sa tranquilité sans avoir aucun reproche à se faire, l'Auteur pour prévenir les Critiques qu'on auroit pû lui faire sur une sagesse aussi rare que celle de Madame de Gondéz nous y a preparé, en mettant à

la tête de son ouvrage le Marquis de Monfrand. Le caractere de ce jeune présomptueux force Mademoiselle de Brionsel à faire des réfléxions qui nous font sentir le fonds admirable de cette jeune personne, à qui l'experience n'a encore rien apris ; ce qu'elle fait dans la suite ne doit plus surprendre, & si Madame de Gondéz tomboit dans quelque étourderie, depuis cet instant jusqu'à celui de son bonheur, ce ne seroit plus Mademoiselle de Brionsel, & Monfrand deviendroit un personnage inutile.

Disanteuil est d'une droiture qui ne lui permet nulle manœuvre ; sa passion n'est pourtant pas innocente dans les commencemens, quelque desinteressée qu'elle paroisse : je ne le blâme pas d'aimer, c'est un

mouvement dont on n'eſt pas le maître; je le blâme ſeulement de parler, il pouvoit être jaloux du Chevalier de Fanime; mais il ne devoit jamais déclarer ſa paſſion à la femme de ſon oncle : il en fait bientôt & long-tems une dure pénitence; on le voit ſe déſaprouver lui-même, il eſt malheureux, & il ſçait qu'il le mérite. C'eſt ainſi que les maîtres de l'Art ſouhaitent que l'on repreſente les Heros des Tragedies, ils ne veulent pas que leur vûë ſoit éxempte de faute, ils en demandent quelqu'une de legere, qui juſtifie les infortunes qui leur arrivent.

Aprés la mort du vieux oncle, qui malgré le poid de l'âge, joüit d'une maniere décente de toutes les douceurs de la vie juſqu'au dernier moment,

le vertueux Difenteuil qui par un filence promis & gardé, avoit presque effacé de mon idée l'aveu d'un desir de plaire, qui le rendoit coupable, attire toute mon attention. Il n'auroit pas mérité d'être heureux, si son oncle étoit mort peu de jours après la déclaration qu'il fit à Madame de Gondéz; suivons-le à present, voyons sa conduite, il est plus circonspect. Depuis qu'il peut l'être moins, il trouve des obstacles infinis, rien ne le rebute; son procedé ne se dément point, il connoît tout ce que vaut l'objet qui régne dans son cœur, il ne le perd jamais de vûë; il mérite enfin d'être heureux : rien ne lui manque pour le mériter; il a failli, il s'est corrigé, il est parfait.

Si la Comtesse de Veneville par un zele outré pour son frere

aprenoit feulement au Comte de Brionfel la tendreffe que Madame de Gondéz a pour le Chevalier, on n'auroit que l'indifcrétion à lui reprocher. Mais fa paffion pour Difenteuil la détermine à un véritable crime. Elle calomnie une femme refpectable par fa vertu, elle porte le poignard dans le fein d'un pere! Eh! de quel pere? d'un pere fenfible, ferme, & doux tout enfemble, le plus fage & le plus prudent qui fut jamais. Qu'il eft digne d'avoir Madame de Gondéz pour fille, & que fon caractere eft propre à ramener les enfans de ces petits égaremens où les entraîne la jeuneffe. Oüi, Madame, il faut de neceffité haïr la Comteffe de Veneville; il faut aimer le Comte de Brionfel, il faut eftimer Madame de Gondéz, il faut enfin admirer Difenteuil.

Les Dames favorites du Chevalier de Fanime n'agiſſent que derriere le Théatre ; leurs actions ne ſont pas aſſez bonnes pour les expoſer au grand jour. Le mépris & l'éxil ſont la juſte récompenſe de leur déreglement. L'éclat que fait Monſieur de Jaillac prouve l'homme violent, & la démarche qu'il fait, en raportant à Madame de Gondéz ſon portrait avec une Lettre, prouve l'homme vindicatif ; il paye de ſa propre honte le plaiſir d'aracher la fortune des mains du Chevalier, & il trouve en même tems une maligne ſatisfaction dans ſa démarche, qui reproche à Madame de Condéz ſa foibleſſe ; mais que ce reproche eſt utile à notre Heroïne, il lui falloit, pour triompher entierement, les armes que Monſieur de Jaillac lui

apporte

apporte, cet endroit est manié avec beaucoup d'art.

C'est à vous, Madame, de juger si tous ces caracteres présentez vivement à l'ame, peuvent l'attacher, & lui faire faire des réflexions justes & utiles.

Aureste je ne puis m'empêcher, avant de finir ma Lettre, de faire quelques petits reproches d'inattention à notre Auteur.

Madame de Gondéz nous apprend à la suite de l'aventure du feu, tems où elle voit pour la derniere fois le Chevalier, que cette infidelle part pour Malthe, où il est tué. Il eut peut-être été mieux qu'on l'eût fait vivre plus long-tems; & que Madame de Gondéz n'eût appris la nouvelle de sa mort qu'après qu'elle eût donné des preuves de sa tendresse à Difenteuil. Calemane

étoit tout propre à en faire le récit à son retour de Paris.

L'entorse de Madame de Gondéz ; le Chevalier qui, à la faveur du tumulte, pénétre jusques dans son appartement, la cassette aux pierreties qui se trouve précisément sur son lit, tout cela me paroît un peu trop préparé.

Je ne vous parlerai point, Madame, des Vers qui sont dans cet ouvrage ; vous m'avez mandé que le Bouquet étoit bien imaginé, & très-galant, & qu'il y avoit du génie dans les deux Epîtres, je connois trop la justesse de votre part, pour ne pas approuver votre jugement. Vous sçavez que je ne me connois pas trop en versification, & vous avez voulu m'épargner la peine & l'embaras d'éxaminer cet Auteur en qua-

lité de Poëte; je vous en remercie, & j'ai l'honneur d'être, Madame, Votre, &c.

APPROBATION.

JE soussigné Maître ès Arts en l'Université de Paris, ai lû par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, un Manuscrit qui a pour titre, *Lettre à Madame D *** par Monsieur l'Abbé de M **** dont on peut permettre l'impression. A Paris ce 12. Mars 1727. PASSART.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer, le 14. Mars 1727.

HERAULT.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 1521. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt de la Cour du Parlement du 3. Décembre 1705. A Paris le dix-sept Mars mil sept cens vingt-sept.

BRUNET, *Syndic.*

Maggs Bros. Ltd.
18.1.1985
[ZAH.]

